

LA NATURE MORTE

Seb Le Réveur



LA NATURE MORTE

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

| | |
|--|----|
| Chapitre 1 : L'Inventaire du Vide | 4 |
| Chapitre 2 : Taxidermie Sociale | 10 |
| Chapitre 3 : Le Goût de l'Acier | 15 |
| Chapitre 4 : L'Appartement Témoin | 21 |
| Chapitre 5 : Protocole d'Anesthésie | 26 |
| Chapitre 6 : L'Infiltration d'Isabelle | 32 |
| Chapitre 7 : La Première Prise | 38 |
| Chapitre 8 : Le Dîner des Masques | 42 |
| Chapitre 9 : L'Extraction de la Trahison | 47 |
| Chapitre 10 : La Panne de Secteur | 52 |
| Chapitre 11 : Mise en Gelée | 63 |
| Chapitre 12 : L'Intruse | 66 |
| Chapitre 13 : La Pièce de Résistance | 71 |
| Chapitre 14 : L'Apothéose du Marbre | 76 |
| Chapitre 15 : Le Vernissage Final | 82 |

Chapitre 1

L'Inventaire du Vide

Lumière crue. 4000 Kelvins. Le salon des Pins de l'Aube ne tolère aucune zone d'ombre. Le blanc de Carrare s'étend, glacier domestique, sous les pieds nus de Clara. Elle ne fait aucun bruit. La soie de son peignoir glisse sur sa peau comme une caresse d'huile.

Le silence est un bloc solide. Seul le ronronnement du réfrigérateur Sub-Zero, une colonne d'inox brossé, vibre dans ses vertèbres. C'est la pulsation de la demeure. Son cœur de métal.

Clara s'assoit devant l'îlot central. L'iPad Pro est une plaque de verre noir. Elle pose son index sur le capteur. Déverrouillage. Un flash de lumière bleue. Elle n'ouvre pas de réseaux sociaux. Elle n'ouvre pas sa boîte mail. Elle consulte le grand livre : la comptabilité de l'ombre.

Les chiffres défilent. Une pluie de pixels froids. Benoit pense être un prédateur. Il oublie qu'elle a passé quinze ans à restaurer des toiles de la Renaissance. Elle sait voir les repeints. Elle sait détecter la fissure sous le vernis. Transfert : 45 000 euros. Fiducie aux Caïmans. Transfert : 12 000 euros. Cabinet d'avocats à Genève. Hémorragie.

Le patrimoine Valmont se vide. Une saignée lente. Une déshydratation méthodique des actifs. Benoit siphonne leur vie comme on vide une carcasse avant de la jeter. Il croit laisser derrière lui une épouse de marbre et une coquille de verre. Clara ne fronce pas les sourcils. Son visage est un masque de porcelaine froide. Elle analyse la nécrose financière. Chaque ligne est une métastase.

— Pathétique, murmure-t-elle.

Sa voix ne dépasse pas le seuil de ses lèvres. Elle est l'écho du Santal 33 qui imprègne les rideaux. Une odeur de bois mort et de luxe clinique.

Elle quitte l'écran. Son regard dérive vers l'évier. Un verre de cristal Baccarat y repose. Un oubli de Benoit avant son prétendu voyage d'affaires à Singapour. Le verre est sec, mais sur le buvant, une trace subsiste. Un arc de cercle gras. Pigment carmin. Indélébile.

Clara se lève. Ses doigts, habitués aux scalpels et aux pinceaux en poils de martre, ne tremblent pas. Elle emporte le cristal vers son atelier, au fond de l'aile ouest.

L'atelier est une bulle de stérilité. L'air y est filtré, débarrassé de toute poussière. Sur le plan de travail en résine époxy, le microscope Leica attend. Elle place le verre sous l'objectif. Elle ajuste la mise au point. Un déclic. L'image apparaît sur le moniteur 5K. Le pigment carmin se transforme en un paysage de crevasses et de cratères. Cire. Huiles de silicone. Squames de peau humaine. Clara zoome. Elle voit les cellules mortes de l'Autre. Une structure épithéliale étrangère. Elle reconnaît la texture du rouge : un fini mat, longue tenue. Rouge Allure Velvet n°58. La secrétaire de Benoit. Une fille de vingt-quatre ans à la bouche pleine de promesses vides.

Benoit a souillé le cristal de la maison avec une trace de fast-fashion.

Clara recule. Son dos est droit. Une barre d'acier sous la soie. Elle ne ressent pas de colère. La colère est une dépense d'énergie inutile. Elle ressent une exigence de correction. Un besoin de restauration. Quand une œuvre est endommagée par un vernis grossier, on ne jette pas la toile. On décape. On stabilise. On conserve.

Elle retourne à l'îlot de la cuisine. Le caféier automatique moule des grains avec un

bruit de broyeur d'os. Elle ouvre un nouvel onglet sur sa tablette. Le site est sobre. Fond noir. Typographie sans empattement : *Surgical Supply & Biological Preservation*.

Elle sélectionne les articles avec une précision chirurgicale. Un lot de scalpels Swann-Morton, lames n°10 et n°11. Une scie à os oscillante, modèle orthopédique à batterie lithium, silencieuse. Quatre bidons de formaldéhyde à 10 %. Des écarteurs de type Weitlaner. Du fil de suture monofilament noir, non résorbable.

Elle valide la commande. Livraison express. Les Pins de l'Aube sont desservis par des coursiers habitués aux caprices des résidents. Personne ne pose de questions sur les cartons scellés à la cire.

L'aube commence à poindre derrière les grandes baies vitrées. Le ciel est d'un gris perle, la couleur d'un œil de poisson mort. Dehors, les arroseurs automatiques s'activent. Un sifflement de vapeur. L'eau frappe le gazon avec une régularité de métronome.

Le carillon du portail vibre. Le colis est déjà là. Clara sort sur le perron. L'asphalte noir luit. Elle ramasse le carton. Le poids est satisfaisant. Elle le porte seule jusqu'à la cuisine. Elle tranche l'adhésif avec un couteau d'office en acier Damas. Le bruit est celui d'une peau qui se déchire.

Elle déballe les instruments. Elle les aligne sur le granit noir de l'îlot. L'acier poli miroir capte les 4000 Kelvins du plafond. Elle passe son pouce sur le tranchant de la scie. Un frisson parcourt sa colonne vertébrale. Une faim nouvelle.

Une ombre bouge sur la terrasse. Isabelle.

La voisine est là, vêtue d'un ensemble de yoga Lululemon couleur nude. Elle tient une boîte de macarons Pierre Hermé. Elle frappe à la baie vitrée. Ses bagues en

diamant cognent contre le triple vitrage. Clara recouvre les instruments d'un linge de cuisine en lin brut avant d'ouvrir.

L'odeur d'Isabelle entre en premier. Patchouli et sueur coûteuse.

— Clara, chérie ! Je t'ai vue à la fenêtre. Tu as l'air si... absorbée.

Isabelle entre sans y être invitée. Ses yeux scannent la pièce, cherchant la faille dans la perfection des Valmont. Elle remarque le carton ouvert.

— Des travaux ? Tu refais encore la cuisine ?

Clara esquisse un sourire millimétré.

— Des outils de précision, Isabelle. Je reprends la restauration de miniatures. Pour m'occuper pendant les voyages de Benoit.

Isabelle s'approche de l'îlot, posant ses macarons près du linge qui cache les scalpels.

— Benoit m'a dit qu'il partait pour Singapour. Il a l'air si fatigué, le pauvre. Les fusions-acquisitions, c'est une boucherie, non ?

Le mot flotte dans l'air. Clara observe le cou d'Isabelle. La jugulaire bat sous la peau fine, brûlée par trop de séances de laser. Un point de pression idéal.

— C'est un travail exigeant, répond Clara. Il faut savoir quand couper les pertes.

Isabelle rit, un son de cristal brisé. Elle tend la main vers le linge.

— Je peux voir ?

Clara pose sa main sur celle d'Isabelle. Sa peau est glacée. Isabelle frissonne.

— C'est encore sous vide, Isabelle. La contamination est l'ennemie de l'art. Tu comprends.

Isabelle retire sa main. Elle sent la barrière de verre.

— Bien sûr. Passe nous voir ce soir pour l'apéritif ? On ouvre un magnum.

— Je verrai. J'ai beaucoup de préparation.

Isabelle sort. Ses pas s'éloignent sur le gravier blanc. Clara referme la baie vitrée. Elle prend un macaron, l'écrase entre son pouce et son index. La coque rose explose. La crème de rose s'étale, grasse, sucrée, écœurante. Elle jette le reste à la poubelle et désinfecte le granit à l'alcool chirurgical. L'odeur de l'éthanol rétablit l'ordre.

Elle redescend au sous-sol. Elle doit vider le grand congélateur du cellier. Il contient des mets fins : chapons de Bresse, filets de bœuf Wagyu, caviar Oscietre. Tout cela doit disparaître pour laisser place au sujet principal. Elle commence à sortir les paquets scellés sous vide. La viande est sombre sous le plastique. Des formes organiques, inertes.

Elle prend un couteau de boucher. Elle sort un filet de bœuf. Elle ne cuisine pas, elle dissèque. Des tranches de trois millimètres. Régulières. Elle mange une tranche crue, debout, dans la lumière crue. La texture est grasse sur sa langue. Le goût est métallique.

Son téléphone vibre. Un message de Benoit.

« Bien arrivé. Réunions intenses. Tu me manques. Je t'aime. »

Clara regarde le message. Elle ne répond pas. Elle n'éprouve pas de dégoût. Le mensonge de Benoit est une donnée technique, une variable de plus dans son équation de conservation. Il rentrera jeudi. Il aura cette démarche de conquérant fatigué. Il déposera ses mains sales sur son corps à elle, pensant qu'elle est une propriété acquise, une pièce de mobilier.

Il ignore qu'il est déjà mort. Il est devenu un matériau.

Clara se dirige vers la cuve en inox qu'elle a fait installer sous prétexte de restaurer des cadres anciens. 1 mètre 90 de long. Elle commence à la remplir d'eau distillée. *Flic. Flic. Flic.* Elle verse le formol. L'odeur pique, lui brûle les sinus. Une sensation de pureté.

Elle imagine la scène. Benoit voudra un verre. Elle lui servira son whisky préféré, un Hibiki 21 ans, avec une dose précise de succinylcholine. Son esprit restera lucide pendant que ses muscles s'éteindront. Elle l'installera ici. Elle ne va pas le tuer tout de

suite. La fixation artérielle nécessite que le sang circule encore pour que le formol pénètre chaque capillaire, chaque pore de sa peau de prédateur.

Elle veut qu'il voie les instruments. Qu'il comprenne la précision de son amour.

Elle prend son carnet de notes. Elle dessine un diagramme. Le corps humain, vue de face. Elle marque des points rouges : les sites d'injection. Elle écrit des volumes, des densités. Benoit est son prochain chef-d'œuvre. Elle va gratter l'homme pour trouver l'objet. Elle va traiter chaque fibre de ses muscles de banquier infidèle. Il ne pourra plus jamais trahir. Il sera beau. Il sera silencieux.

Aux Pins de l'Aube, le vide commence enfin à prendre forme. Clara Valmont ferme les yeux et visualise la première incision. Une ligne droite, du sternum au pubis. Propre. Millimétrée.

Le bruit blanc du congélateur de stockage se remet en marche. En attente de la matière première.

Chapitre 2

Taxidermie Sociale

Le silence des Pins de l'Aube possède une texture. Épaisse. Huileuse. Il se dépose sur les pelouses tondues au millimètre comme une cloche à fromage en cristal. Dans le sous-sol de la villa Valmont, ce silence est filtré par le ronronnement chirurgical de la ventilation haute performance.

Lumière LED. 4000 Kelvins. Le blanc est une agression. Il rebondit sur le marbre de Carrare, ricoche contre l'inox brossé du plan de travail. Tout est clinique. Tout est d'une propreté pathologique.

Sur la table en acier, le renard.

Il est roux. Une tache de rouille sur le linceul blanc de la pièce. Sa fourrure est encore humide de la rosée matinale et du sang séché. Clara Valmont l'observe. Pas un cadavre. Une structure. Un équilibre à rétablir.

Elle ajuste ses gants en nitrile. Le claquement du latex sur ses poignets est sec. Un coup de feu dans la vacuité du laboratoire.

À côté d'elle, le flacon de Santal 33. Elle en a vaporisé sur les murs. L'arôme boisé, chic, presque sacré, lutte contre l'acidité métallique de la mort. Elle ajoute une goutte d'éthanol pur sur un tampon de gaze. Le mélange est parfait. L'odeur du luxe mêlée à celle de la dissection.

Elle saisit le scalpel. Manche n°4. Lame n°22. Acier inoxydable.

La pointe effleure le sternum. Une caresse. Clara ne tremble pas. Elle n'a jamais tremblé. Ni quand Benoît a signé les papiers de leur ruine, ni quand elle a trouvé les messages de sa maîtresse sur l'écran OLED de son téléphone. Elle a simplement réorganisé sa perception. Comme elle s'apprête à réorganiser ce canidé.

L'incision commence.

La lame s'enfonce. Un bruit de soie déchirée. Très léger. Presque imperceptible. Le derme se sépare. La couche de graisse sous-cutanée apparaît, d'un jaune nacré, semblable à du beurre froid. Elle y enfonce la pulpe de son gant. C'est mou, inerte. La température de la pièce a déjà vaincu celle de la bête.

Elle pense à Benoît. À la façon dont il traite les actifs toxiques. Il les découpe. Il les isole. Il les vide de leur substance pour n'en garder que l'apparence. Elle fait de même. C'est une synergie conjugale.

Soudain, une présence.

Clara ne lève pas les yeux. Elle sait. Elle sent le regard à travers le soupirail haut, celui qui affleure le niveau du jardin japonais.

Isabelle.

La voisine. La sentinelle des Pins de l'Aube. Celle qui vit à travers ses jumelles Swarovski et ses soupçons chroniques. Isabelle est là, debout sur son gazon chauffé, le visage déformé par l'angle de la vitre. Elle regarde.

Clara s'arrête. Elle laisse la lame enfoncée dans la chair. Elle tourne lentement la tête vers la fenêtre.

Elle sourit.

Ce n'est pas le sourire d'une femme surprise. C'est le sourire d'une restauratrice d'art qui vient de trouver la faille dans une toile de maître. Un sourire de contrôle total. Ses dents sont aussi blanches que le carrelage.

Elle reprend son œuvre. Elle veut qu'Isabelle voie. Qu'elle voie la précision. Qu'elle voie que le sang n'est qu'un pigment. Elle glisse ses doigts gantés sous la peau du cou. Elle sépare les fascias. Le tissu conjonctif cède. C'est une libération.

Elle imagine le rapport qu'Isabelle fera au prochain cocktail.

— *Clara ? Oh, elle s'est lancée dans quelque chose de... singulier. Pour une galerie de Mayfair, paraît-il. De la taxidermie conceptuelle. Très « Quiet Luxury ».*

Le mensonge est une couche de vernis. Plus on en met, plus la réalité dessous devient intouchable.

Clara attrape les écarteurs. Le métal luit sous les LED. Elle ouvre la poitrine de l'animal. Le cœur est arrêté, une figue sombre et compacte. Elle l'observe avec une curiosité scientifique. C'est donc ça, l'organe de la vie ? Une petite pompe musculaire. Si facile à stopper. Si simple à remplacer par du coton de rembourrage et du borax.

Elle change de lame pour une n°11, plus fine. Travail de précision autour des oreilles. Le cartilage est résistant. Elle doit être méticuleuse pour ne pas percer le cuir.

Dehors, Isabelle ne bouge pas. Elle est pétrifiée. La fascination du désastre. Elle voit cette femme élégante, en tablier de vinyle transparent, manipuler les entrailles d'une bête sauvage avec la grâce d'une hôtesse de maison servant un homard Thermidor.

Clara saisit une pince hémostatique. Elle dégage la trachée. L'odeur du formol commence à monter, une vapeur invisible qui pique les sinus. Elle aime cette brûlure.

C'est l'odeur de l'éternité. Ce qui est traité ne pourrit plus. Ce qui est traité devient une archive.

Benoît rentrera tard. Il sentira l'éthanol. Elle lui dira qu'elle prépare son exposition. Il hochera la tête, distrait par ses graphiques de clôture, sans comprendre qu'il est déjà sur la liste des acquisitions futures.

Le scalp se détache doucement du crâne. Le renard perd son identité. Il devient une enveloppe. Un costume vide.

Clara passe ses doigts le long de la colonne vertébrale, cherchant la jonction cervicale. Ses phalanges rencontrent une résistance inhabituelle sous la fourrure épaisse du cou. Quelque chose de dur. De froid.

Ce n'est pas de l'os.

Elle écarte les poils roussâtres, collés par la lymphe.

Isabelle, de l'autre côté de la vitre, s'est rapprochée. Son haleine crée une petite auréole de buée sur le verre triple vitrage. Elle a vu le geste de Clara. Elle a vu l'arrêt brusque.

Clara utilise ses pinces pour dégager l'objet.

Un cercle de cuir noir. Étroit. Presque dissimulé dans la masse des tissus.

Elle tire doucement.

Une plaque de métal apparaît. Elle brille sous les 4000 Kelvins. L'inox brossé, encore lui.

Clara nettoie la plaque avec un morceau de gaze imbibé d'alcool. Les lettres gravées sont nettes. Professionnelles.

« MILO »

En dessous, un numéro de téléphone. Un numéro qu'elle reconnaît. Celui du petit garçon des voisins du 14, qui cherchait son chien depuis trois jours.

Le renard n'était pas un renard. C'était un prédateur, certes. Mais un prédateur qui avait un nom. Un prédateur qui dormait sur des coussins en velours.

Clara lève l'objet vers la lumière, le tenant du bout de sa pince comme un spécimen rare.

Elle croise le regard d'Isabelle.

La voisine recule. Sa main plaque ses lèvres contre ses dents. Clara ne baisse pas le bras. Elle offre le collier à la lumière, comme on présente une hostie. Le ronronnement du congélateur s'intensifie. Il y a encore de la place pour les souvenirs.

Chapitre 3

Le Goût de l'Acier

La lumière tombe du plafond en nappes froides. 4000 Kelvins. Le blanc du marbre de Carrare n'est plus une couleur, c'est une agression. Dans la cuisine des « Pins de l'Aube », aucune ombre ne survit. Chaque angle est droit. Chaque surface en inox brossé renvoie un reflet déformé, chirurgical.

Clara Valmont ne respire pas l'air ambiant. Elle le filtre. Le système de ventilation ronronne, un murmure de moteur électrique qui dévore les odeurs de la vie pour ne laisser que le sillage du Santal 33. Le chic des bureaux de verre. Le froid des tiroirs d'acier.

Sur le plan de travail, le cœur de cerf repose sur un champ opératoire en polymère noir. La viande est d'un pourpre profond, presque noir. Froide. Deux degrés précisément. La résistance de la chair sous la lame est une information vitale. Elle saisit son couteau japonais. L'acier VG10 brille. Elle ne l'utilise pas pour couper, elle l'utilise pour disséquer. Ses doigts, habitués à stabiliser les pigments du Quattrocento, ne tremblent pas. Elle incise. Un premier ruban de muscle. Longitudinal. Elle respecte le sens des fibres.

La Tesla glisse. Un prédateur électrique sur le gravier blanc. Le portail se referme. Verrouillage hydraulique. Benoît apporte avec lui l'odeur de l'extérieur : la sueur des aéroports, le cuir des voitures de location, le mensonge des hôtels de luxe.

Elle cisèle.

Le geste est hypnotique. Un cube de trois millimètres de côté. Pas quatre. Pas deux.

Un cube parfait. Elle aligne les morceaux sur le marbre avec une régularité de métronome. Elle ne cuisine pas un dîner de retrouvailles. Elle prépare une installation. L'eau de l'arrosage automatique se déclenche dans le jardin. Un cliquetis rythmé contre les baies vitrées blindées. Le bruit d'une montre à complication qui s'emballe.

Clara lève les yeux vers son reflet dans la porte du four à convection. Elle ne voit pas une femme trahie. Elle voit une restauratrice d'art face à une œuvre vandalisée. La structure est intacte, mais la surface est souillée. Il faut traiter le support. Éliminer les scories. Elle ajoute une pincée de sel de Maldon. Les cristaux ressemblent à des fragments de verre pilé. Elle les écrase du plat de la lame.

Le bip du lecteur biométrique résonne dans le hall. Un son sec. Définitif.

Le silence de la maison change de densité. Il devient lourd. Une pression atmosphérique qui s'abat sur les tympan. Clara achève de dresser le tartare à l'aide d'un pilon en verre. La surface est lisse. Un miroir de sang coagulé.

— Clara ?

Une voix de velours et de saisies bancaires. L'intonation des promesses faites dans des chambres sans Santal. Elle entend le froissement de la gabardine de soie, le bruit du cuir de mesure sur le sol. Il s'arrête au seuil de la cuisine. Il attend l'invitation. Dans cette maison, chaque pièce est un territoire délimité par des règles invisibles.

— Le voyage a été productif ? demande-t-elle sans se retourner.

Elle dépose une pousse de shiso sur le sommet de la pyramide de viande. Un point vert acide sur le rouge sombre.

— Épuisant. Genève n'est plus ce qu'elle était.

Il ment. Elle le sent à la micro-pause entre les deux phrases. L'hésitation d'une synapse qui recalibre le récit. Elle imagine son cerveau : une série de feuilles Excel où il tente de masquer les déficits. Il s'approche. Il pose ses mains sur l'îlot central. Des mains soignées, manucurées. Les mains de la faillite organisée. Les mains qui ont touché l'autre.

Clara fixe les phalanges de son mari. Elle voit les articulations, l'aponévrose sous la peau fine. Elle connaît le point exact où la lame doit passer pour désolidariser le radius du carpe.

— Assieds-toi. Le cerf est prêt.

Elle sert le vin. Un Gevrey-Chambertin. La robe est sombre, visqueuse le long des parois du cristal. Benoît s'installe à la table en chêne pétrifié. L'éclairage LED dessine des cernes sous ses yeux, révélant la carcasse sous le costume. La lumière est trop honête pour lui. Elle pose l'assiette devant lui. Le tartare est une sentinelle au milieu de la porcelaine blanche.

— C'est magnifique, dit-il. On dirait une sculpture.

— C'est une déconstruction. Je répare ce qui a été brisé.

Benoît saisit sa fourchette. L'inoc tinte. Il porte la viande à sa bouche. Ses dents blanches, parfaitement alignées par des années d'orthodontie coûteuse, se referment sur le muscle. Clara se penche légèrement. Elle observe le travail de la mâchoire. Le muscle masséter se contracte sous la joue. Un levier mécanique. Un. Deux. Trois.

Elle cherche la faiblesse structurelle. Elle sait que tout système possède une faille. Benoît mâche lentement. Il savoure l'huile de noisette, le sel de Maldon, le goût métallique du sang froid. Il ferme les yeux une seconde. Il se croit en sécurité.

Soudain, la mâchoire se bloque à mi-course.

Un craquement sec. L'écho d'une pierre broyée dans un étau. Le son remonte par la mâchoire, explose dans l'oreille interne. Benoît écarquille les yeux. Ses pupilles se rétractent sous l'effet de la douleur vive, électrique. Une décharge qui foudroie le nerf trijumeau.

Il arrête de mâcher. Son visage se fige dans une grimace. Sa main remonte vers sa bouche.

— Quelque chose ne va pas ? murmure Clara.

Sa voix est monocorde. Une curiosité clinique. Benoît ne répond pas. Il porte une serviette en lin blanc à ses lèvres. Il recule sa chaise. Le bois grince sur le sol, une plainte stridente qui déchire l'ambiance ouatée. Il tousse. Un spasme court. Il écarte la serviette.

Au milieu de la tache pourpre, un petit objet brille. Une vis chirurgicale en titane. Trois millimètres de long. Le filetage est parfait. Elle capte la lumière crue du plafonnier, jetant des éclats bleutés sur le lin immaculé. Benoît fixe la vis. Il a le souffle court. Un filet de sang s'écoule du coin de sa lèvre, une ligne rouge vif qui vient mourir sur son menton.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est ?

Sa voix a perdu sa rondeur. Elle est devenue aiguë. Humaine. Clara incline la tête. Elle observe la vis comme elle examinerait une erreur de datation sur une toile de maître.

— Une impureté. Le fournisseur a dû être négligent.

Elle se lève. Le glissement de sa robe de soie sur la chaise produit un sifflement de serpent. Elle contourne la table. Elle s'approche de lui. Elle pose une main sur son épaule. Ses doigts sont froids.

— Ne t'inquiète pas, Benoît. Ce n'est que du métal. L'acier est le seul goût qui ne ment jamais.

Benoît tremble. L'instinct animal se réveille. Une chaleur étrange envahit ses membres. Une lourdeur chimique. Il regarde son assiette.

— Qu'est-ce que tu as mis dedans ?

Clara sourit. Un mouvement de lèvres millimétré. Une réussite esthétique.

— Un fixateur. Un mélange de curare et de formaldéhyde dilué. On l'utilise pour stabiliser les tissus avant la dissection.

Benoît veut crier. Sa langue est une éponge sèche. Ses cordes vocales sont pétrifiées. Il s'affaisse lentement sur la table. Sa joue s'écrase contre le marbre froid. Clara s'approche. Elle survole la peau. La lame cherche l'endroit où le derme cède. Sous l'os malaire. Là où le mensonge a creusé son nid.

— Tu vas rester magnifique, murmure-t-elle. Je vais te restaurer. Enlever tes mensonges. Ta médiocrité.

Elle prend la petite vis en titane et l'approche de l'œil de son mari.

— On va commencer par la mâchoire. Elle a besoin d'être fixée. Pour que ton sourire ne s'efface jamais.

Au loin, le lévrier d'Isabelle se met à hurler. Clara ne sursaute pas. Elle ajuste la lampe LED. Elle veut une lumière parfaite. Elle saisit le scalpel dissimulé sous sa serviette. L'acier brille. Le premier contact est une caresse de glace.

— Chut. Écoute le silence. C'est ici que l'art commence.

Le blanc de Carrare n'a jamais été aussi pur. Clara Valmont ne prépare plus un dîner. Elle prépare une éternité sous vide. Sa plus belle nature morte.

Chapitre 4

L'Appartement Témoin

L'air est saturé d'une immobilité de morgue. Quarante mètres carrés de vide haut de gamme. Ici, Benoît ne vit pas. Il expose. Le studio est une extension de son ego, une boîte de verre et de béton poli nichée dans l'aile Ouest des Pins de l'Aube. Clara ne respire pas. Elle filtre.

L'odeur frappe la première. Le Santal 33. Un sillage boisé, sec, presque métallique. Sous cette couche superficielle, l'éthanol. L'appartement sent le propre criminel. Ses semelles de cuir ne font aucun bruit sur le marbre. Température de conservation idéale. Elle porte ses gants en nitrile blanc. Une seconde peau chirurgicale. Elle aime cette sensation de barrière. Rien de ce qui appartient à Benoît ne doit souiller son propre épiderme. Pas encore.

Elle avance vers le lit. Le linge est un coton égyptien, 1200 fils. Une armure blanche. Clara s'agenouille. Flexion millimétrée. Elle sort sa pince de précision en acier inoxydable. Sous la lumière LED, chaque fibre devient un relief de cratères.

Soudain, le silence change de texture. Un frottement métallique. Sec. Distinct. Le loquet de la porte d'entrée pivote. Le silence est une membrane que seul le clic du métal ose déchirer. Clara se fige. Elle ne cherche pas à se cacher. Elle cherche une symétrie.

La porte s'ouvre sur un rectangle de lumière crue. Le jasmin sature l'espace avant même que la silhouette n'apparaisse. Une onde florale, lourde, écœurante. Elle se heurte au Santal 33. Les deux odeurs se battent.

C'est elle. La femme de l'oreiller. La source de la contamination.

Clara l'observe avec une acuité de microscope. Elle ne voit pas une rivale. Elle voit un spécimen. Un ensemble de tissus biologiques et de sécrétions glandulaires. La femme jette ses clés sur l'îlot central en inox. Le choc résonne contre les parois de verre. Clara sort de l'ombre, fluide.

Leurs regards se croisent. Le silence devient solide. Une masse de béton entre elles deux. La femme ne crie pas. L'oxygène se raréfie.

— Qui êtes-vous ?

La voix est éraillée. Une texture de papier de verre. Clara ne répond pas. Elle analyse la dilatation des pupilles. La sueur qui perle à la naissance des cheveux blonds. L'humidité de la peur est plus acide que celle de l'effort. Clara réduit la distance. Elle glisse sur le sol comme un scalpel sur une plaque de paraffine.

— Le studio est loué au nom de la société Valmont, dit Clara. Sa voix est un murmure blanc. Neutre.

— Vous êtes sa femme...

Clara incline la tête. Un angle de quinze degrés. Elle remarque une petite cicatrice sur le lobe de l'oreille de la femme. Une suture mal exécutée. Un manque de rigueur impardonnable.

— Vous êtes un échantillon instable, dit Clara.

Elle lève la main. Lentement. Ses doigts gantés effleurent la joue de la femme. Le latex est froid. La peau est brûlante. Clara pince doucement le tissu de la joue. Elle teste l'élasticité du derme. La qualité du collagène.

— Mauvaise hygiène de vie. Trop de cortisol. Vos tissus se dégradent.

La femme tente un geste brusque. Clara lui saisit le poignet. Une pince d'acier. Elle exerce une pression précise sur le nerf cubital. Puis, de l'autre main, elle sort une pince à épiler. Elle s'approche de la racine d'un cheveu blond polaire. Juste au-dessus de la tempe.

Clara tire. Sec. Précis. Le bulbe vient avec la tige. Un prélèvement riche en matériel génétique. Elle le dépose dans un tube en borosilicate.

— Voilà. Une partie de vous appartient désormais à ma collection.

Elle relâche le poignet et sort sans se retourner. Le clic de la serrure derrière elle est le bruit d'un piège qui se referme. En marchant vers sa voiture, Clara valide le protocole intérieur. La phase d'observation est caduque. L'échantillon vivant doit devenir un échantillon mort pour être préservé. C'est une décision purement technique. Un moment de pur protocole.

Vingt heures. La villa des Pins de l'Aube est un mausolée de verre.

Dans la cuisine, Clara prépare le dîner. Un foie de veau, rouge sombre, presque noir. Elle le découpe sur le marbre blanc. Le bruit du couteau est régulier. *Tac. Tac. Tac.* L'odeur ferreuse du sang cru se mélange au parfum de Santal 33 que Benoît vient de ramener avec lui en entrant. Le contraste entre le gastronomique et le macabre lui procure une vibration sourde dans les tempes.

Benoît est assis à table. Il a l'air épuisé. Il ne la regarde pas.

— Le dîner est servi, dit-elle.

Elle dispose les tranches de foie dans une assiette en porcelaine de Meissen. Elle les a nappées d'une réduction de Sauternes où elle a infusé le fixateur. Une chimie domestique.

Benoît coupe une bouchée. Sa glotte s'active. Déglutition. Clara s'assoit en face de lui. Elle ne mange pas. Elle savoure la dégradation à venir. Elle utilise déjà le vocabulaire de la restauration pour le regarder. Elle ne voit plus son mari, elle voit un rentoilage nécessaire. Un vernis à appliquer.

— Tu te sens bien ? demande-t-elle.

Il pose son verre. Ses yeux s'écarquillent. Il porte sa main à sa poitrine.

— J'ai... j'ai chaud. Je ne sens plus mes jambes.

— C'est le processus, murmure-t-elle.

Elle se lève et contourne la table. Elle se place derrière lui. Elle pose ses mains sur ses épaules. Ses doigts explorent les clavicules. Elle cherche les points d'incision futurs.

— Ton corps est une machine complexe, Benoît. Mais il est fragile. Tu es en train de devenir une œuvre d'art. Tu ne vas plus mentir. Tu vas rester ici, avec moi, dans cette perfection.

Elle sent son corps s'affaisser. Sa respiration devient une membrane fine, prête à se déchirer. Clara sort son scalpel n°11 de sa poche. Elle le fait briller sous les LED 4000K.

— La dégradation cellulaire s'arrête ici, Benoît. On commence le traitement.

Elle pose la lame sur l'épaule de son mari, là où la chemise Zegna s'écarte. Elle dessine une ligne rouge, nette, sur la peau. Une première touche de pigment.

Le Grand Œuvre commence. Le silence est enfin total.

Chapitre 5

Protocole d'Anesthésie

L'aube aux Pins de l'Aube n'est pas une naissance. C'est une activation. À 6h00 précises, les programmeurs libèrent les jets d'eau. Un rideau de brume artificielle s'élève sur les pelouses de féтуque. L'odeur du gazon mouillé se mêle à celle, plus acide, du chlore des piscines chauffées.

Dans la cuisine, Clara Valmont observe la lumière. Une blancheur spectrale. Le marbre de Carrare renvoie l'éclat des LED encastrées. Aucune ombre ne survit ici. C'est une morgue pour gens heureux.

Elle porte un peignoir en soie sauvage, couleur nacre. Ses mains ne tremblent pas. Elle manipule la capsule de café avec une délicatesse de gemmologue. L'aluminium doré brille entre ses doigts longs. Elle connaît la résistance exacte de l'opercule.

Benoît dort encore à l'étage. Elle entend le ronronnement régulier du purificateur d'air. Un bruit de vie assistée par ordinateur. Clara ouvre le tiroir secret, dissimulé sous le plateau en inox brossé. Un mécanisme à pression. Silencieux. À l'intérieur, des flacons de verre ambré. Des étiquettes calligraphiées avec une précision chirurgicale.

Vécuronium. Midazolam.

Elle utilise une micropipette à embout jetable. Le geste est fluide. Elle a passé des années à restaurer des toiles de la Renaissance, à stabiliser des pigments qui s'effritaient. Aujourd'hui, elle stabilise son avenir. Une goutte tombe dans la tasse de porcelaine de Limoges. Puis une deuxième. Le liquide est incolore. Inodore. Il se

dilue instantanément dans le résidu d'expresso fumant.

Clara repose la pipette. Elle essuie le rebord du flacon avec un tampon de gaze imbibé d'éthanol à 90°. Elle l'inspire. C'est le parfum de la pureté. Le Santal 33 qui imprègne les rideaux lui semble soudain vulgaire.

L'étage craque sous le poids de Benoît. Un pas lourd, assuré. Le pas d'un homme qui possède des lignes de code et des destinées bancaires. Clara lisse son peignoir. Elle prend la tasse.

— Bonjour, mon chéri.

Benoît porte un costume de chez Charvet, bleu nuit. Sa cravate est déjà nouée. Un nœud parfait. Un nœud de pendu de luxe. Il dégage une odeur de savon anglais et d'arrogance. Il ne la regarde pas. Il regarde l'écran de son iPad.

— Le dossier Kepler est en train de fuir, dit-il. Je vais devoir liquider avant l'ouverture de Tokyo.

Il saisit la tasse. Ses doigts sont épais. Clara observe la zone de contact entre la porcelaine et ses lèvres. Il boit. Une gorgée longue. Profonde.

— Ton café a un goût métallique, Clara.

Elle sourit. Un étirement de lèvres millimétré. Ses yeux sont deux lames d'obsidienne.

— Un nouveau mélange, Benoît. Plus pur. Plus stable.

Il finit la tasse. Il repose la porcelaine sur le marbre avec un choc sourd. Une micro-rayure vient de naître sur le Carrare. Clara la note. Elle l'effacera plus tard.

— J'ai des vertiges depuis hier, reprend-il en froissant le bas de sa veste. Mes jambes... comme du coton.

— C'est la faillite, Benoît. La décompression. Ton corps réagit à la perte de contrôle.

Il s'appuie sur l'îlot. Ses jointures blanchissent. Sa pupille se rétracte sous la clarté d'autopsie des plafonniers. Clara voit le premier signe : une fasciculation musculaire de la paupière gauche. Le protocole est en marche.

— Va en haut, Benoît.

Il hoche la tête, hébété. Il se dirige vers l'escalier en chêne blanchi. Sa démarche est une dérive. Dès qu'il quitte la pièce, Clara change de rythme. Elle glisse vers la buanderie. Derrière, un escalier mène au sous-sol. Ce n'est pas une cave. C'est un sanctuaire climatique. Elle descend. L'air est ici à 16 degrés constants.

Au centre de la pièce, sous une rampe de scialytiques chirurgicaux, trône la table. Inox 316L. Un rail de récupération des fluides parcourt le périmètre. Le métal est froid. Une caresse de glace. Sur une desserte, ses instruments sont alignés. Scalpels Swann-Morton n°11. Écarteurs de Farabeuf. Ils brillent sous la lumière sans concession du sous-sol. Ici, la clarté ne flatte pas. Elle révèle.

Un choc sourd résonne au plafond. La gravité vient de reprendre ses droits sur le prédateur financier.

Clara remonte. Benoît est étendu sur les premières marches. Sa bouche est entrouverte. Une mince traînée de salive s'échappe de la commissure. Elle ne le touche pas. Pas encore. Elle sort de sa poche un chronomètre Tag Heuer.

Clic.

— Ne lutte pas, murmure-t-elle. L'oxygène est une ressource limitée.

Elle regarde sa montre. 00:45. Elle enfile des gants de latex. Sa peau est moite. Elle sent la chaleur s'évaporer. Elle saisit ses chevilles. Le frottement du costume Charvet sur le chêne produit un sifflement de soie. Un son luxueux. Un son terminal.

Au sous-sol, elle utilise le palan électrique. Le métal gémit sous le poids. Benoît est installé. Nu. Sa peau blanche appartient déjà à un autre règne. Clara saisit un trocart. Elle tâte l'artère fémorale. Un battement. Faible. Elle insère le cathéter. La peau résiste, puis cède avec un craquement de parchemin.

Elle connecte la tubulure. Le sifflement de la pompe qui aspire les fluides emplît la pièce. Un bruit de fin de cocktail dans une paille de verre. Le corps de Benoît semble s'affaisser, puis se regonfler sous la pression de la résine époxy. Une mue synthétique. Clara observe l'imprégnation capillaire. C'est l'art de la restauration : on injecte le fixateur et on attend que la fibre s'imprègne.

16h48. Le carillon retentit. Le traiteur.

Clara remonte, verrouille la porte blindée, et réactive le masque social. Elle accueille le livreur. L'îlot de cuisine se couvre de blinis au caviar d'Osciètre et de homards pochés. Elle sent l'odeur de la truffe noire. Sous la truffe, il y a le formol. Une bataille olfactive qu'elle est la seule à livrer.

Une ombre passe devant la baie vitrée. Isabelle. La voisine. Elle ne frappe pas. Elle observe. Clara ouvre la fenêtre.

— Isabelle. Quelle surprise.

— J'ai vu le traiteur, Clara. On fête la réussite de Benoît ?

Le sourire d'Isabelle est un rictus de Botox. Elle calcule.

— Un cocktail de voisinage, ment Clara.

— Benoît n'est pas sorti courir ce matin. Inhabituel.

— Le repos est plus productif que l'effort. À ce soir, 19h. Sois ponctuelle.

Clara referme. Elle retourne au sous-sol. L'odeur de formol a pris le dessus. Une odeur de musée. Elle suture les incisions avec du fil de soie invisible. Des points de restauration d'art. Elle ne veut pas de lésions cutanées. Chaque pore de Benoît doit rester une célébration de la forme.

Elle ajuste le nœud Windsor de la cravate. La soie bleue sur la chair froide. Elle applique une fine couche de cire microcristalline sur les pommettes pour simuler l'éclat de la vie. Elle positionne Benoît dans son fauteuil Eames, un verre de whisky en cristal taillé fixé à la main par un point de colle.

18h50. Isabelle est la première arrivée. Elle pénètre dans le salon et s'arrête net.

— Oh, Benoît est déjà là. On dirait une statue.

— Une cure de plasma, Isabelle, dit Clara en versant le Sancerre. Ça fige tout. Même les regrets.

Isabelle s'approche. La main de la voisine plane. Un rapace aux griffes de porcelaine. Elle descend vers l'épaule de Benoît. Clara voit la peau d'Isabelle se rapprocher de la laine Charvet. À cet instant, le monde s'arrête. Clara sent le poids du scalpel dans sa poche. Une pression d'un millimètre. Si elle touche, elle sentira le vide sous le drap. Elle sentira l'immobilité de la mort.

— Isabelle. Arrête.

Le ton est une lame qui tombe. La voisine se fige.

— Ne le dérange pas. Tu sais comme il déteste être interrompu quand il calcule.

Isabelle retire sa main. Le groupe des investisseurs arrive. Les voix sont feutrées. On admire la prestance de l'hôte. Son silence est pris pour du mépris souverain.

Soudain, Isabelle s'exclame, pointant le visage de Benoît :

— Regarde ! Il pèle ! Sa peau s'en va par morceaux.

Un fragment de vernis s'est détaché de la lèvre. Clara s'approche, calme. Elle tamponne la zone avec un mouchoir en soie. Elle écrase la résine pour sceller la fissure.

— C'est le renouvellement cellulaire, Isabelle. Le signe que le traitement fonctionne.

Elle entraîne ses invités vers la salle à manger. Elle prend la tête de table. Le dîner commence. Le bruit des fourchettes sur la porcelaine est la seule musique.

— Qui veut goûter au tartare de veau ? La découpe est artisanale. Je m'en suis occupée personnellement.

Clara boit une gorgée de vin. Elle sent le scalpel contre sa cuisse. Il est encore tiède. Elle sourit. L'art est un processus lent, mais le résultat est définitif. Elle est enfin parvenue à stabiliser ses actifs.

Chapitre 6

L'Infiltration d'Isabelle

Le carillon retentit. Une note unique. Pure. Cristalline. Elle vibre dans l'atrium de calcaire blanc. Le silence des Pins de l'Aube se referme aussitôt. Dehors, l'asphalte surchauffé ne dégage aucune odeur. Ici, tout est sous contrôle.

Clara ne sursaute pas. Ses muscles sont des câbles d'acier sous sa peau de porcelaine. Elle finit de nouer les cordons de son tablier en lin. Un blanc immaculé. En dessous, ses mains sont prisonnières. La sueur macère sous le latex bleu nuit. Une chaleur de bête dans un gant de plastique. Une tiédeur organique dans cet univers minéral.

Elle jette un regard vers le plan de travail en inox brossé. Un scalpel n°10 repose sur un champ stérile. À côté, un flacon de formol, étiqueté avec une calligraphie parfaite. Elle glisse ses mains gantées dans les poches profondes de son tablier. Le lin est lourd. Il dissimule la silhouette du caoutchouc. Elle marche vers l'entrée. Ses pieds nus ne font aucun bruit sur la pierre froide. 21 degrés Celsius. Précis. Constant.

L'écran de contrôle brille d'une clarté crue. Isabelle est là. Elle porte une tenue de yoga en cachemire gris perle. Ses yeux fouillent la lentille de la caméra. Une prédatrice sociale en quête d'une faille. Clara presse l'icône de déverrouillage. L'acier soupire. La porte pivote sur ses charnières invisibles.

— Isabelle. Quel plaisir.

La voix de Clara est un scalpel de soie. Dénuée d'émotion. Isabelle franchit le seuil. Elle s'arrête net. Ses narines frémissent. L'air est saturé. Le Santal 33 domine. Cuir, violette, iris. Une opulence boisée qui agresse les sinus. Mais en dessous, il y a autre

chose. Une note de tête plus volatile. L'éthanol. Un picotement froid à l'arrière de la gorge.

— Je te dérange, Clara ? Je cherchais désespérément de la fleur de sel. Pour mon rôti.

Le mensonge est grossier. Isabelle regarde partout. Ses yeux sont des scanners. Ils glissent sur les murs blancs, cherchent une poussière, une imperfection. Il n'y en a pas. La lumière de bloc opératoire aplatit tout. Aucune ombre ne peut se cacher ici.

— Entre, je t'en prie.

Clara s'efface. Elle garde ses mains dans les poches. Elle sent la texture du lin contre le latex. Un frottement sourd.

— Ton intérieur est toujours aussi... clinique, murmure Isabelle.

Elle s'avance vers la cuisine. Ses talons claquent sur le marbre. Un bruit de métronome. Elle s'arrête près de l'îlot central. L'inox brille sous les projecteurs encastrés. C'est un bloc de glace noire.

— C'est l'ordre, Isabelle. Le désordre est une pathologie.

Clara se place face à elle. La distance de sécurité est de un mètre vingt. Isabelle renifle à nouveau. Elle fronce les sourcils. Ses yeux s'attardent sur le flacon de formol resté sur le comptoir, à moitié dissimulé derrière une orchidée blanche.

— Tu t'es remise à la restauration d'art ? Cette odeur... on dirait un laboratoire.

— Un projet personnel, répond Clara. Une étude sur la conservation de la forme.

Le silence s'installe. Isabelle esquisse un sourire nerveux. Elle cherche un appui

visuel. Elle ne trouve que des surfaces lisses. Trop lisses.

— Et Benoit ? On ne le voit plus au club.

— Il est très... absorbé.

Clara sourit. C'est un mouvement purement mécanique. Les commissures des lèvres s'élèvent de trois millimètres. Les yeux restent fixes. Des billes de verre.

— Le sel est dans le garde-manger. Suis-moi.

Elles passent devant la porte du garage. Une structure massive en acier peint. Joint étanche. Isolation phonique totale. C'est là que le flux d'air change. Un courant froid s'échappe du bas de la paroi. Isabelle se fige. L'air se cristallise dans ses poumons. Son regard tombe.

Le carrelage est d'un blanc aveuglant. Sur cette surface parfaite, une ligne se dessine. Fine. Presque élégante. Une traînée de liquide rose pâle. La traînée rose lèche le marbre. Une langue de sérum. Elle rampe, suit la pente invisible du sol et vient lécher le cuir de l'escarpin d'Isabelle. Une caresse humide.

Le silence devient épais. Liquide. On entend le ronronnement du réfrigérateur professionnel. Un bourdonnement à basse fréquence qui fait vibrer les os de la mâchoire. Isabelle ne bouge plus. Son souffle se bloque. La couleur jure avec la perfection monochrome de la maison. C'est une insulte à l'esthétique Valmont.

Clara observe la nuque d'Isabelle. Les petits cheveux blonds se dressent. La peur est une réaction chimique. Elle est plus forte que le Santal 33 maintenant. C'est l'odeur de la proie.

— Clara... murmure Isabelle. Sa voix tremble.

Elle pointe le doigt vers le sol. Le bout de son ongle est peint d'un vernis rouge sang. Le contraste est violent.

— Clara, c'est quoi... ça ?

Clara ne baisse pas les yeux. Elle sort lentement une main de sa poche. Le gant de latex bleu apparaît. Il luit sous les LED. Il est lisse, dépourvu de lignes de vie. Sous le plastique, le relief des articulations est saillant. Une main de squelette habillée de pétrole.

— C'est le processus, Isabelle. La stabilisation.

L'odeur métallique explose. Le Santal 33 a perdu la guerre. C'est l'odeur d'un abattoir de luxe. C'est l'odeur du fer. Isabelle ouvre la bouche pour crier. Aucun son ne sort. Clara avance d'un pas. Sa main gantée se referme sur le bras de la voisine. Le contact du latex sur le cachemire produit un petit crissement. Électrique. Définitif.

— Laisse-moi partir, Clara.

— Tu fais déjà partie de la composition.

Clara tire doucement. Le mécanisme d'ouverture assistée émet un sifflement hydraulique. La porte commence à se soulever. Elle révèle d'abord des bottes en caoutchouc blanc. Propres. Puis une table de découpe en inox. Et sur la table, quelque chose qui n'a plus de nom, mais qui porte encore la montre de Benoit. Une Patek Philippe. Le cadran est intact. Les aiguilles tournent encore. Tic. Tic. Tic. Le seul bruit organique dans cette morgue de verre et d'acier.

Isabelle s'effondre. Ses genoux frappent le liquide rose. Une éclaboussure sur le mur.

— Regarde, Isabelle. Regarde la nature morte.

Le froid s'échappe massivement. Une brume de condensation se forme. Dans le garage, tout est aligné. Les bocal. Les scalpels. Les bacs de décantation. C'est une galerie. Clara retire son tablier en lin. Elle est vêtue d'une combinaison de protection intégrale, transparente.

— Tu sais, Isabelle, le secret de la conservation, c'est l'évacuation des fluides. Celui-ci était récalcitrant. Trop de pression artérielle.

Isabelle rampe en arrière. Ses mains glissent. Elle laisse des traces de paumes roses sur le marbre. Elle ressemble à une artiste peintre devenue folle sur une toile trop blanche. Clara appuie sur un bouton. La porte d'entrée se verrouille. Trois pènes en acier s'enfoncent dans le cadre. Un son sourd. Définitif.

Clara s'accroupit près d'Isabelle. Elle sort une seringue hypodermique. L'aiguille est longue. Biseauté.

— Ton pouls est trop élevé, Isabelle. Tu vas gâcher la ligne.

— S'il... s'il vous plaît...

— Ne gâche pas ce moment avec de la littérature. Nous sommes dans la phase technique.

Clara frappe avec la précision d'une restauratrice. L'aiguille s'enfonce dans le deltoïde. Le piston descend. Un sifflement d'air. Isabelle sent une vague de froid envahir sa poitrine. Ses poumons deviennent lourds. Ses muscles se déconnectent. Elle est une poupée de cire. Vivante, mais inerte.

Clara la rattrape avant que sa tête ne frappe le sol. Elle la dépose avec une infinie

douceur. Elle vaporise quelques gouttes de Santal 33 dans l'air pour rétablir l'équilibre.

— On ne peut pas recevoir les invités avec cette odeur de peur. C'est une faute de goût.

Elle saisit les chevilles d'Isabelle et la tire sous la lumière crue.

— Le cocktail commence dans deux heures. Tu seras ma pièce maîtresse. Un gommage au sel pour la texture. Une injection de formol pour la tenue. Tu porteras ta robe de cocktail en soie sauvage. Personne ne touche les œuvres d'art, Isabelle. On admire. On ne frôle pas.

Clara se redresse. Elle prend un scalpel neuf. Lame numéro 15. La plus fine.

— Une petite incision. Juste sous la clavicule. Pour drainer le surplus.

Le silence revient, dense comme du plomb. Dehors, les arroseurs automatiques s'activent. 15 minutes par zone. À l'intérieur, Clara ajuste la lumière. Elle vérifie le tranchant sur son pouce. Une pression légère. Une perle rouge apparaît. Elle lèche le sang. Un goût de métal. Un goût de victoire.

Elle se penche sur Isabelle. L'acier luit une dernière fois avant de s'enfoncer.

— Ne bouge pas. Sois une image.

Chapitre 7

La Première Prise

Le souffle pneumatique du respirateur mécanique rythme seul le silence du sous-sol. *Pshhh. Clic. Pshhh. Clic.* Sans ce sifflement régulier, Benoît serait déjà mort d'asphyxie. Le bromure de pancuronium a verrouillé son diaphragme en même temps que ses membres. Il est une statue de chair sur un îlot de marbre de Carrare.

Clara ajuste ses gants en nitrile blanc. Elle n'aime pas le latex ; l'odeur est roturière. Elle préfère le neutre, le chirurgical. Sous le plafonnier, la lumière est une lame. 4000 Kelvins. La température exacte d'une salle d'autopsie ou d'une galerie d'art contemporain. Entre les deux, la frontière s'efface.

— Tu es une œuvre inachevée, Benoît.

Sa voix est un murmure de velours. Elle ne ressent aucune colère. Ses muscles frontaux, figés par le Botox, ne trahissent rien. Elle recherche la neutralité absolue. Le contrôle. Elle s'approche de son mari. Ses yeux, des globes vitreux injectés de sang, dardent dans tous les sens comme des insectes piégés sous un verre retourné.

Elle saisit un écarteur buccal en titane. Le métal, qui boit la chaleur de la peau, s'insère entre les lèvres. Elle visse lentement. La bouche s'ouvre, béante, révélant cet alignement de porcelaine blanche qui a coûté le prix d'une berline allemande. Ses facettes. Son arme de séduction massive.

Elle prend un levier d'Evers. L'acier s'insère sous le liseré rose de la gencive. Un millimètre de levier. Clara sent la résistance de la colle chirurgicale. Elle attend. Elle veut que Benoît sente ce point de rupture. Puis, une torsion du poignet.

Le craquement de la porcelaine est une détonation dans le silence clinique. La facette saute. Elle tinte contre une coupelle en cristal de Baccarat. Un débris de luxe à vingt-quatre mille euros. Le sang commence à perler, une ligne rouge, fine, parfaite. Clara tamponne avec une compresse de gaze stérile. Elle a la délicatesse d'une restauratrice de fresques.

— Trop blanc, Benoît. C'est vulgaire. Le vrai luxe ne crie pas. Il murmure.

Elle s'apprête à attaquer la deuxième incisive quand une vibration rompt la cadence. Sur le plateau chirurgical, l'iPhone Pro de Benoît s'anime. L'écran OLED projette une lumière bleue crue sur le plafond.

"MA CHÉRIE (PERSO)".

L'appareil vibre violemment contre l'inox brossé. Un son de perceuse qui déchire l'atmosphère feutrée. Clara pose son instrument. Elle retire un de ses gants avec un bruit de succion. Elle fait glisser le curseur.

— Allô ? Benoît ? Je suis dans le hall. Le concierge me regarde bizarrement. Tu viens ?

La voix de Léa est aiguë, impatiente. Clara se penche sur son mari. Elle place son index sur ses lèvres.

— Chut, murmure-t-elle à l'oreille de Benoît. On ne fait pas attendre une invitée.

Elle tape une réponse d'une main experte, imitant le style arrogant de son mari : *« Problème de sécurité aux Pins. Viens à la maison. Entre par le garage. Code 1024. Surprise. »*

Clara remonte au rez-de-chaussée par l'ascenseur privé. Le salon est saturé de Santal 33. Elle sort une bouteille de Krug, Clos du Mesnil. Elle retire la coiffe dorée, libère le bouchon dans un soupir contrôlé. Elle verse le liquide doré. Les bulles sont des micro-perles en ascension rectiligne.

Le carillon de l'entrée retentit. Isabelle, la voisine. Au même moment, la porte du garage coulisse. Léa.

Clara lisse sa jupe en soie grège. Pas un pli. Elle ouvre d'abord à Isabelle. La voisine est emmitouflée dans un trench Burberry, les yeux exorbités par une curiosité mal placée.

— Clara ! Ce bruit de verre brisé... j'ai eu peur. Et cette Tesla blanche...

— Rien qu'un accident de Murano, Isabelle. Entrez. Je termine une restauration importante.

Elle mène Isabelle vers la cuisine, là où Léa vient de pénétrer, sortant du garage avec son sac Hermès et son parfum à la vanille chimique. Les deux femmes se figent. La maîtresse et la voisine. La proie et le témoin.

— Suivez-moi, dit Clara. Tout est prêt en bas.

L'ascenseur descend. Dans l'espace restreint, Clara sent l'odeur acide de leur peur. Une note de fond métallique qui insulte son parfum. Les portes s'ouvrent sur le laboratoire. La lumière des 4000 Kelvins les frappe comme un coup de poing.

Léa hurle en voyant Benoît, nu, la bouche suppliciée sous le respirateur. Elle veut fuir, mais Clara est déjà derrière elle. Un geste sûr. Une seringue de 20 ml. L'aiguille pénètre la carotide de Léa. La jeune femme s'effondre. Clara la rattrape sans un bruit. Elle ne veut pas d'hématomes. La peau doit rester parfaite pour le formol.

Elle dépose Léa sur la seconde table de préparation. La symétrie est enfin rétablie.

Elle se tourne vers Isabelle, qui tremble au point de renverser son champagne sur le sol en résine époxy.

— Ne gâchez pas ce millésime, Isabelle. C'est un sacrilège.

Clara reprend son scalpel numéro 11. Elle revient vers Benoît. La lame capte un éclat d'argent pur.

— Tu vois, Benoît ? La galerie s'agrandit. Isabelle a toujours aimé les détails. Elle va pouvoir les observer de très près.

Elle se penche sur la mâchoire de son mari. Le travail de précision reprend. Elle n'est plus la femme trompée. Elle est l'artiste qui récupère sa matière première. Sous la lumière froide des Pins de l'Aube, le Grand Œuvre exige une soustraction totale.

Le sifflement du respirateur continue son décompte mécanique. Clara travaille. Pas un geste inutile. Pas une goutte de sang sur sa soie.

— Ne bougez pas, mesdames. Le vernissage ne fait que commencer.

Chapitre 8

Le Dîner des Masques

L'inox brille sous les LED 4000K. Pas d'ombre. Jamais ici.

Clara Valmont ajuste ses gants en nitrile blanc. La texture est une seconde peau. Froide. Lipide. Elle contemple le plan de travail en marbre de Carrare. Douze assiettes rectangulaires. Alignement millimétré. Une parade de statisme translucide.

L'air sent le Santal 33 et l'éthanol. Un mélange chirurgical. Chic.

Sur le marbre, les bouchées attendent. Ce ne sont pas des amuse-bouches. Ce sont des compositions anatomiques. Elle a utilisé une gélatine de porc de haute densité, infusée au bouillon de dashi pour la clarté. À l'intérieur, des fibres de king crab effilochées à l'aiguille imitent des tendons. Un coulis de framboise, réduit jusqu'à la viscosité du sang veineux, tapisse le fond des coupelles.

Elle pince une pince de précision. Dépose une perle de caviar de citron sur chaque dôme. L'objet ressemble à une pupille. Douze yeux vitreux fixent le plafond.

Le signal sonore du portail retentit. Une Tesla glisse sur le gravier blanc. Un murmure électrique. Discret. Isabelle et Jean-Jacques entrent dans la boîte de verre. On n'y est pas assis, on y est exposé.

— Quel parfum, Clara, souffle Isabelle en inspectant le hall.

— Une recherche de pureté, répond Clara.

Sa voix est une lame enveloppée de velours. Elle leur tend le plateau de verre. Les

bouchées gélatineuses tremblent imperceptiblement. Isabelle approche ses doigts manucurés d'une sphère. Elle la saisit. La gélatine cède sous la pression. Elle la porte à ses lèvres. Clara observe le mouvement des muscles masséters de sa voisine.

Crunch.

Le citron éclate. La fibre de crabe se libère.

— C'est... déroutant, dit Isabelle. Presque charnel.

— C'est l'appropriation de l'autre par l'ingestion, murmure Clara.

À l'étage, le silence est trop lourd. Benoît occupe la suite parentale. Il subit la sédation. Le Grand Œuvre demande du repos. Il n'est plus un mari, il est le sujet. Une carcasse de marbre rose sous le néon. Sans un poil. Lisse comme un fœtus. L'odeur du savon antiseptique étouffe ses derniers cris.

Le ronronnement de la ventilation est le seul battement de cœur de la villa. Soudain, une vibration court dans les murs. Un frottement métallique, suivi d'un choc sourd dans les gaines d'acier qui parcourent la structure comme des artères.

Clara s'immobilise. Sa main, tenant un couteau en céramique noire, se fige.

Hhh-uh.

Le son vient de la grille d'aération dissimulée dans le coffrage. Ce n'est pas un mot. C'est une expulsion d'air forcée. Un spasme diaphragmatique qui a voyagé à travers douze mètres de conduits en aluminium. C'est le bruit d'un homme qui essaie de hurler avec une bouche pleine de gaze stérile.

Isabelle fronce les sourcils. Elle lève les yeux vers le plafond. Son verre tremble.

— Clara ? Tu as entendu ça ?

SCHLICK.

Une perle sombre perle à travers les fentes de la grille. Elle s'écrase. Un impact sourd sur la laine vierge du tapis. Le blanc boit le rouge. La symétrie est brisée. Une deuxième goutte tombe. Lente. Lourde.

— Le système de filtrage, dit Clara d'une voix monocorde. Un joint de silicone qui s'oxyde.

L'assistance se tait. Clara regarde la tache circulaire. Trop de fer. Pas assez de plasma. Elle analyse la viscosité comme on critique un pigment. Un deuxième cri résonne. Plus net. Plus aigu. C'est le cri d'un homme qui découvre qu'il lui manque plus que sa dignité.

Isabelle lâche son verre. Le cristal explose sur le marbre.

— Clara... il y a quelqu'un là-haut ?

Clara pose son plateau sur la table basse avec une lenteur exquise. Elle lisse sa robe en soie ivoire.

— Benoît est en phase de transition, dit-elle. Je vais chercher le scalpel pour le service.

Elle monte l'escalier en porte-à-faux. Marc, son assistant brisé, l'attend sur le palier, livide. Il est couvert d'un liquide jaunâtre.

— La cuve... bégaye-t-il. La paroi a fissuré.

Clara entre dans la suite parentale. La lumière est crue. Pas d'ombres. Benoît est au milieu de la pièce. Il a réussi à sortir du socle de béton ciré. Une traînée sombre marque son passage sur le parquet de chêne blanchi. Un dessin abstrait.

Il lève les yeux vers elle. Les capillaires de ses globes oculaires ont explosé sous la pression. Sa bouche est une plaie béante, sa langue n'est plus qu'un moignon soigneusement cautérisé. Il essaie de produire un son, mais seule une écume rosée s'échappe de ses lèvres.

— Tu gâches la composition, Benoît, murmure Clara.

Elle s'approche. Elle sort une lame numéro 11 de sa poche. L'acier brille. Elle cherche l'artère carotide. Elle ne veut pas le tuer. Pas encore. Elle veut juste une autre goutte pour équilibrer le contraste chromatique au rez-de-chaussée.

En bas, Sophie et Jean-Jacques sont pétrifiés. Ils fixent la tache sur le tapis qui ressemble désormais à une orchidée de sang. Clara redescend, un flacon de verre borosilicaté à la main.

— Tout est sous contrôle, annonce-t-elle. La phase de découpe va commencer. Isabelle, apporte les serviettes en lin. Les blanches. Celles qui ne cachent rien.

Le sifflement de la ventilation s'arrête brusquement. Le silence de mort est immédiatement remplacé par le bruit de l'arrosage automatique qui se déclenche dans le jardin.

Tch-tch-tch-tch-tch.

Le rythme est celui d'un métronome. Clara sourit. Elle voit son reflet dans le triple vitrage. Elle est parfaite. Le marbre de Carrare accueille le débordement. L'absorption capillaire est totale.

— Qui veut goûter au cœur de la trahison ? demande-t-elle en levant son couteau.

La lumière LED ne pardonne aucune impureté. Elle ne pardonne rien. Elle se contente d'éclairer l'œuvre.

Tch-tch-tch-tch-tch.

Chapitre 9

L'Extraction de la Trahison

Le dernier ronronnement d'une Tesla s'éteint dans l'allée. Silence. Un silence de velours et de vide. Aux Pins de l'Aube, la nuit ne tombe pas, elle se fige sous les projecteurs LED.

Clara Valmont reste immobile dans le hall. Ses pieds sont nus sur le marbre de Carrare. La pierre est froide. Une fraîcheur chirurgicale. Elle ferme les yeux et inhale. L'odeur de la réception persiste : Santal 33, champagne millésimé et cette note d'éthanol qui flotte toujours autour d'elle. Sa signature invisible.

Elle se dirige vers la cuisine. L'inox brossé des plans de travail renvoie son reflet. Sous l'éclairage 4000K, son visage est une surface lisse. Sans pores. Une géométrie d'ivoire. Elle ouvre le tiroir secret derrière la plinthe et saisit la clé magnétique. L'ascenseur de service descend sans un bruit. Une chute contrôlée vers les entrailles de la perfection.

Le sous-sol est un sanctuaire. Les murs sont recouverts de carreaux de métro blancs, scellés par un joint d'époxy gris perle. L'air, recyclé toutes les cinq minutes, sent le métal neuf. Au centre de la pièce, sous une rampe de scialytiques, Benoît est étendu sur la table de dissection. Le curare fait des merveilles ; il paralyse les muscles, mais laisse l'esprit intact. Une cage de chair pour une conscience coupable.

Clara s'approche. Elle observe son épaule gauche. Le tatouage est là. Une calligraphie cursive, fine comme un cheveu de trahison. « Lily ».

Elle enfle des gants en latex. Le claquement du caoutchouc contre ses poignets est la

seule note de musique de la soirée. Elle choisit un scalpel n°15.

— Tu m’as menti, Benoît.

Sa voix est un murmure d’eau sur du verre. Elle délimite la zone avec un marqueur dermatographique. Le bleu du feutre contraste avec la pâleur de la peau. La lame n°15 sépare l’épiderme. Un sifflement de soie déchirée. Le derme apparaît, nacré, presque trop blanc. Elle utilise des pinces Adson pour soulever le lambeau. C’est un travail de restauration. Elle excise le tatouage, suivant les lignes de tension jusqu’à ce que le carré de peau repose dans sa paume.

Elle dépose le prélèvement sur une plaque de verre, le glisse dans un sachet en polymère et déclenche la mise sous vide. *Schhh-tack.* L’air s’échappe. Le plastique se rétracte, épousant chaque relief de la calligraphie. Une étreinte éternelle.

Elle revient vers la table. C’est alors que le miracle — ou l’accident — se produit. L’index de Benoît tressaille. Un spasme électrique. Sa main heurte le plateau en métal. Un flacon en verre ambré vacille et bascule.

Le liquide transparent se vide avec une lenteur cinématographique. Le flacon s’écrase. Le verre explose. L’acide chlorhydrique atteint le pied nu de Clara.

La sensation n’est pas immédiate. C’est d’abord un froid intense. Puis, la réalité chimique s’impose. L’acide dévore la kératine. La douleur est une explosion blanche derrière ses yeux. Clara ne hurle pas. Son exigence de contrôle lui interdit le bruit. Elle voit sa propre chair bouillonner. De petites bulles blanches se forment sur ses orteils. L’odeur change. Ce n’est plus le Santal. C’est l’odeur de la viande que l’on prépare.

Sur la table, Benoît émet un râle. Un rire de gorge étouffé par la paralysie.

Clara pivote sur son talon sain. Elle saisit un flacon de bicarbonate de soude et déverse la poudre blanche. La réaction est instantanée. Un bouillonnement violent. Une mousse épaisse qui crépite. Elle regarde la mousse absorber le poison. Elle ne soigne pas une blessure ; elle stabilise un spécimen.

— L'ordre, murmure-t-elle.

Elle rince à l'eau distillée. La tache est gravée dans le marbre, une cicatrice grise sur le blanc de Carrare. Elle applique un pansement hydrocolloïde. Elle aime l'idée que ses cicatrices seront plus coûteuses que ses costumes.

Soudain, un choc sourd. La porte du garage, au fond du sous-sol, est entrouverte. Dans l'obscurité bleutée, une silhouette voûtée tient un téléphone portable. Isabelle. L'objectif est braqué sur le scalpel, sur le sachet de chair, sur l'horreur.

Isabelle ne crie pas. Elle recule. Clara tend la main vers le panneau de contrôle tactile. Un clic. La porte sectionnelle du garage s'abaisse dans un ronronnement fluide. Inexorable.

Isabelle est acculée contre la Tesla. Le faisceau de son téléphone balaie les murs. Dans le sous-sol blindé, le réseau est mort. L'icône de chargement tourne à vide sur son écran.

Clara avance. Chaque pas sur sa brûlure est une épreuve de volonté. Elle entre dans le garage, sa silhouette se reflétant sur la carrosserie noire.

— J'ai tout vu, Clara. Benoît... Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Je l'ai restauré, Isabelle. Le temps l'avait corrodé.

Isabelle saisit une bouteille de Château Margaux par le goulot. Un geste vulgaire.

Clara intercepte le poignet, applique une pression sur le nerf ulnaire. La bouteille glisse. Clara la rattrape avant l'impact.

— C'est un gâchis, Isabelle. Ce millésime demande encore cinq ans de cave.

Elle saisit la voisine par les cheveux et la traîne vers le laboratoire. Isabelle est pétrifiée. Clara l'installe sur une chaise en polycarbonate, l'immobilisant avec des colliers de serrage en nylon blanc. Propres. Discrets.

— Vous avez toujours voulu savoir ce qui se passait derrière ces murs. Vous allez devenir le témoin éternel.

Clara saisit une seringue. L'aiguille brille. Elle l'enfonce dans la jugulaire d'Isabelle avec une précision de taxidermiste. Le corps de la voisine se détend. Elle devient une poupée de cire.

Clara se tourne vers Benoît. Il est livide. Elle pose sa main sur son front froid.

— Tu vois, Benoît ? La galerie s'agrandit.

Elle reprend son aiguille courbée et son fil de soie noire. Elle commence à recoudre la plaie de son mari. Le point est régulier. Un surjet passé. Le silence revient, seulement rompu par le ronronnement du congélateur.

Clara se redresse. Elle regarde ses deux œuvres : l'une paralysée sur la table, l'autre fixée sur la chaise. Elle nettoie le sol, effaçant les traces de son propre sang.

Elle remonte l'escalier, traverse le salon impeccable et sort sur la terrasse. L'air de la nuit est frais. Elle regarde son pied ; la brûlure est une fleur de sang à travers la gaze. Elle ne ressent plus la douleur. Elle ressent la puissance.

Le Grand Œuvre continuera demain. Dans le silence des Pins de l'Aube, tout est enfin sous contrôle. Une nature morte parfaite dans un monde de cadavres exquis.

Chapitre 10

La Panne de Secteur

L'obscurité tomba comme une guillotine.

Le ronronnement de la Tesla s'éteignit dans le garage. Le silence des Pins de l'Aube devint total. Un silence de chambre forte. Dans la cuisine, les LED s'effacèrent, laissant place à un gris d'acier. Clara Valmont resta immobile. Sa main droite, tenant une pince de précision en titane, ne trembla pas. Sous la morsure du métal, un fragment de soie bleue. La robe de la maîtresse de Benoît. Un échantillon de deux centimètres carrés destiné au Grand Œuvre.

Plus de ventilation. Plus de filtrage d'air.

L'odeur changea. Le Santal 33 recula. L'éthanol remonta des fondations. Une note âcre. Médicale. Une note de fin de vie.

Clara compta. Un. Deux. Trois.

Le groupe électrogène aurait dû s'enclencher. Le silence persista. Elle sentit une pression dans sa tempe gauche. Un métronome biologique. Elle posa la pince sur le marbre. Le choc du métal sur la pierre produisit un son cristallin. Sec.

L'orage frappa. Un coup de tonnerre sourd fit vibrer les baies vitrées. Dehors, la pluie transformait le jardin millimétré en un marécage de luxe.

Elle se dirigea vers le sous-sol. Sans lampe. Elle connaissait chaque centimètre du cuir qui tapissait les murs. Ses pieds nus sur le chêne brûlé ne faisaient aucun bruit.

Elle descendit l'escalier. La température remonta d'un degré. La physique est implacable. Sans l'extraction, la chaleur du sol saturait l'espace.

Elle ouvrit la porte blindée de la Réserve.

L'obscurité était épaisse. Liquide. Elle pressa l'interrupteur par réflexe. Le vide électrique. Elle sortit une petite lampe torche chirurgicale. Un faisceau blanc, étroit, brutal. Le pinceau de lumière balaya la pièce. Les étagères en inox brossé. Les boccas alignés avec une rigueur militaire. À l'intérieur, des fragments. Une montre immergée dans le formol. Une mèche de cheveux blonds suspendue dans de la résine.

Puis, le martèlement liquide commença. Une chute visqueuse.

Clara braqua sa lampe vers le fond de la pièce. Le congélateur Sub-Zero. Le voyant numérique était éteint. Une fine ligne d'eau rampait sur le carrelage. La glace fondait. Le processus de décomposition, cette entropie qu'elle abhorrait, reprenait ses droits.

Elle s'approcha. Sa respiration était lente. Elle ouvrit le premier tiroir.

L'air froid s'échappa dans un dernier souffle. À l'intérieur, les sacs sous vide brillaient. Les tissus organiques. Les prélèvements de Benoît. Des fluides. Des sécrétions. Des fragments d'ongles. Tout était répertorié. Étiqueté. Conservé à moins vingt-quatre degrés.

Elle posa sa main sur un sac. La texture changeait. Le rigide devenait mou. Sous le plastique, la chair de sa vie conjugale redevenait une bouillie biologique.

« Non », murmura-t-elle.

Sa dextérité de restauratrice se mua en une efficacité de boucher. Elle devait stabiliser le milieu. Elle saisit un bidon de formol de cinq litres. Le poids était rassurant.

Un nouveau coup de tonnerre.

Le système de drainage était électrique. Sans courant, l'eau de décongélation allait stagner. Le mélange de condensation et de résidus organiques créerait une signature olfactive que même le parfum le plus cher ne pourrait masquer. Isabelle, la voisine, avait l'odorat d'un chien de chasse.

Clara ouvrit le bidon. L'odeur la frappa. Une brûlure froide dans les sinus. Elle versa le liquide dans les bacs de rétention. Ses gestes étaient fluides. Précis. Elle ne pensait pas à son mari en haut, endormi par son troisième scotch, ignorant que son patrimoine génétique fuyait sur le sol.

Le martèlement commença alors.

Ce n'était pas le tonnerre. Une percussion rythmée. Métallique. Un son qui remontait par les canalisations. Quelque chose frappait contre la structure de la maison. Une vibration sourde.

Bang. Bang. Bang.

Elle s'immobilisa. Le faisceau se fixa sur la grille d'évacuation. L'eau ne s'écoulait plus. Elle montait. Une flaque noire, brillante, léchait ses orteils.

Elle remonta au rez-de-chaussée. La maison semblait avoir rétréci. Elle regarda par le judas optique de secours.

Isabelle était là. Une silhouette frêle sous un trench-coat jaune. La pluie avait plaqué ses cheveux contre son crâne. Elle tenait une lampe torche lourde. La lumière balayait la façade.

Clara lissa sa robe en soie. Elle vérifia ses mains. Pas de sang. Juste l'odeur du produit chimique qui saturait ses pores. Elle ouvrit la porte de quelques centimètres. L'air humide s'engouffra.

« Isabelle. Il est tard. »

La voix de Clara était un scalpel. Lisse. Sans aspérité.

« Le secteur est coupé, Clara. Partout. » Isabelle approcha son visage de l'entrebâillement. Ses yeux fouillaient l'obscurité. « C'est le noir complet chez vous. On dirait une tombe. »

« Je préfère l'obscurité. »

« Et ce bruit ? » Isabelle pencha la tête. « On dirait que ça vient de vos fondations. Quelqu'un essaie de sortir. »

« Le drainage, Isabelle. Rien de plus. »

« On dirait... un signal. »

Isabelle fit un pas. Son odeur — thé vert et anxiété — heurta celle de Clara. La voisine plissa le nez.

« Ça sent bizarre. L'hôpital. »

Clara ouvrit la porte d'un geste brusque. Elle envahit l'espace d'Isabelle.

« Un produit pour les cuirs. Mes canapés craignent l'humidité. Vous vouliez autre chose ? »

Isabelle recula. La lumière de sa lampe éclaira le cou de Clara. Un collier de perles noires. Une symétrie de cimetière.

« Je voulais m'assurer que Benoît allait bien. »

« Benoît dort. Rien ne le réveille. »

Le martèlement reprit. Plus fort. Une percussion de chair contre du béton. Isabelle baissa sa lampe vers le sol.

« Clara... cette eau ? »

Un filet sombre s'écoulait sous la porte. Une onde huileuse fuyant vers le perron. L'eau du sous-sol. Chargée de formol.

« La nature finit toujours par s'infiltrer, Isabelle. Entrez. Vous allez attraper froid. »

Clara sourit. Un sourire de deuil esthétique. La voisine hésita. La curiosité l'emporta. Elle fit un pas à l'intérieur. La porte se referma. Le clic de la serrure eut un son définitif.

Dans le noir, l'odeur du formol devint écrasante.

« Suivez-moi. C'est en bas. »

Clara posa sa main sur l'épaule d'Isabelle. Sa paume était froide. Une sensation de marbre sur de la peau vivante. En bas, le martèlement s'arrêta. À sa place, un glissement. Le bruit de quelque chose de lourd qu'on traîne sur l'inox.

La décongélation était terminée.

Clara guida Isabelle vers l'escalier. La lampe de la voisine tremblait.

« Vous entendez ? » chuchota Isabelle.

« C'est le bruit de la réalité qui reprend sa forme. »

Elles descendirent la première marche. La température chuta. L'air était épais. Au fond de la réserve, quelque chose remua. Un soupir organique. Long. Profond. Clara resserra sa prise.

« La conservation est une science exacte. Tout se transforme. »

Elles atteignirent le palier. L'eau arrivait aux chevilles. Une eau noire qui sentait la fin des choses. Isabelle braqua sa lampe vers le congélateur.

La porte était grande ouverte. L'intérieur était vide.

— Où est-il ? murmura Isabelle. Sa voix n'était plus qu'un souffle.

Clara resta dans l'ombre. Elle savourait l'instant.

— Le froid suspend le temps. Mais le temps réclame ses intérêts.

Un nouveau bruit vint du sol. Un choc mou. Le faisceau de la lampe glissa vers le bas. Isabelle fit un pas en arrière. La lumière accrocha une forme sur le carrelage. Une masse de cire translucide enveloppée dans du plastique.

— Le conditionnement sous vide, expliqua Clara. Sans oxygène, pas de décomposition. Juste une stase.

La masse avait glissé lors de la décongélation. La gravité avait fait le reste. Clara se

pencha. Ses doigts effleurèrent le plastique.

— C'est une partie de lui, rectifia Clara. Le quadriceps. Notez la définition. Pas une once de graisse. Une découpe au scalpel numéro vingt-deux.

Isabelle ne hurla pas. Le choc était trop pur.

— Vous l'avez... débité ?

— Réorganisé, Isabelle. Benoît était un homme dispersé. Ici, il est enfin cohérent.

Clara saisit le paquet. Ses muscles se contractèrent sous l'effort. Le poids mort de la chair dégelée lui tira sur les bras, une brûlure lactique montant dans ses avant-bras. Elle déposa la pièce sur la table en inox. Le choc produisit un tintement cristallin.

Maintenant que l'œil s'habituaît, le musée se révélait. Sur les étagères, d'autres paquets. Des sections cylindriques. Des formes anatomiques précises. Chaque pièce étiquetée à l'encre de Chine.

— Tout est ici, dit Clara. La faillite de notre foyer transformée en capital biologique.

Un goutte-à-goutte régulier résonnait. L'eau tombait du plafond. Isabelle se redressa. Ses jambes flageolaient.

— Je dois partir.

— Pour dire quoi ? Que vous avez trouvé des produits de boucherie ?

Clara réduisit la distance. Son odeur était celle du Santal 33 avec une note ferreuse. L'odeur du sang qui retrouve sa fluidité.

— Regardez vos pieds.

L'eau qui entourait les chaussures d'Isabelle était rosée. Le jus de la décongélation s'échappait des sacs dont les soudures cédaient.

— Le système est compromis. Si je ne rétablis pas la chaîne du froid, mon œuvre va devenir... vulgaire.

Elle saisit le bras d'Isabelle. Une prise chirurgicale.

— Ce martèlement ? C'était le cœur de Benoît. La pompe péristaltique que j'utilisais pour drainer ses tissus. Elle s'est arrêtée. Un dernier sursaut avant le silence.

Isabelle tremblait. Sa lampe tomba dans l'eau. Le faisceau éclaira le dessous de la table. Sous le plateau, dans un bac en verre, reposait le torse. Le visage de Benoît était tourné vers le haut. Ses yeux étaient ouverts. Des lentilles de verre remplaçaient ses cornées pour maintenir l'éclat du regard.

— Touchez-le, Isabelle. Sentez la texture. La peau a été traitée à la glycérine. Plus douce que la soie.

— Pitié...

— Pitié ? C'est un mot de classe moyenne.

Un craquement électrique déchira l'air. Les voyants du congélateur clignotèrent. Le ronronnement reprit avec une puissance de turbine. La lumière revint. Brutale. Chirurgicale. Tout devint blanc. Cru.

Le sous-sol baignait dans une clarté de salle d'autopsie. L'eau rose brillait. Clara sourit.

— Le générateur de secours. Le luxe, c'est la redondance.

Elle prit une éponge, l'imbiba d'une solution claire et essuya le front de Benoît.

— Regardez comme il est beau. On dirait qu'il va parler. Qu'il va m'expliquer ses comptes offshore. Mais il est devenu une valeur refuge.

Isabelle se retourna vers l'escalier. Ses chaussures couinaient sur l'ardoise.

— Ne partez pas, lança Clara. Ce serait impoli.

— La porte... est fermée ?

— Le système est sous tension, Isabelle. Venez. Je dois neutraliser la solution sur vos pieds. C'est corrosif.

Clara saisit la cheville d'Isabelle. Une pince de marbre. Elle commença à verser un liquide neutralisant. Une mousse blanche apparut.

— Vous avez une structure osseuse intéressante, Isabelle. Une symétrie rare. Dommage que vous soyez si agitée. L'agitation crée des micro-déchirures.

Isabelle voulut retirer sa jambe, mais la prise était absolue. Clara se tourna vers la table où reposait la cuisse.

— Aidez-moi à le remettre en place. À deux, nous irons plus vite. Et après, je vous montrerai sa secrétaire. Dans le salon de musique.

Clara tendit le paquet de plastique. Isabelle vit la chair blanche. Elle vit la folie tranquille. Ses doigts effleurèrent le plastique froid. Elle sentit la masse molle. C'était

réel.

Le silence revint. Seul le bruit blanc du congélateur persistait.

— L'art n'est pas ce que l'on crée, murmura Clara. C'est ce que l'on garde.

Elle se rapprocha. Son souffle sentait l'éthanol et la menthe.

— Et maintenant, nous allons parler de votre discrétion. Ou de votre intégration à l'exposition. Qu'en penses-tu, mon chéri ? Est-ce qu'Isabelle ferait une bonne nature morte ?

Benoît ne répondit pas. Dans le reflet du liquide, Isabelle vit Clara sortir un petit scalpel de sa poche. Le numéro onze. La lame brilla.

— Ne criez pas. Ce serait vulgaire.

Isabelle ouvrit la bouche. Aucun son ne sortit. Le froid l'avait gagnée.

Clara empoigna le torse de Benoît. Elle dut arc-bouter son corps, les dents serrées, ses muscles pectoraux hurlant sous l'effort de soulever les quatre-vingts kilos de chair inerte. Elle le hissa sur le monte-charge dissimulé. Son visage était pourpre de concentration, une veine battant sur sa tempe.

Cinq minutes plus tard, dans la cuisine, Isabelle était assise à l'îlot central. Elle tenait une tasse de thé. Elle tremblait si fort que la porcelaine s'entrechoquait.

Benoît était assis en face d'elle.

Il était nu, la peau marbrée de gris. Ses yeux de verre fixaient le vide. Il ne respirait pas. Il ne bougeait pas. Il était parfaitement posé, le dos droit, une main sur le marbre,

l'autre tenant une fourchette en argent. Clara avait dû utiliser des fils de nylon invisibles, ancrés dans les vertèbres, pour maintenir cette posture aristocratique.

Clara entra dans la pièce. Elle lissa sa blouse. Pas une mèche ne dépassait.

— L'art est une question de mise en scène, Isabelle.

Elle s'approcha de son mari. Elle ajusta l'angle de sa tête d'un millimètre.

— Le cocktail peut commencer. Allez ouvrir. Et n'oubliez pas le champagne. Exactement à quatre degrés.

Isabelle se leva, automate. Elle se dirigea vers la porte. Clara resta seule avec Benoît. Elle passa une main caressante sur son épaule glacée. La rigidité revenait. L'œuvre était stabilisée.

Elle se pencha à son oreille.

— Tu n'as jamais été aussi élégant, mon cher. Le silence te va si bien.

Au dehors, le ronronnement d'une voiture approchait. Le monde parfait des Pins de l'Aube reprenait sa marche. Le Grand Œuvre était achevé. La nature était morte. Et elle n'avait jamais été aussi belle.

Chapitre 11

Mise en Gelée

Les LED 4000K s'allument simultanément. Le marbre de Carrare de l'îlot central scintille. Une blancheur de bloc opératoire. Clara ne cligne pas des yeux. Elle attend la stabilisation du courant. Dans le diffuseur automatique, la cartouche de Santal 33 libère une brume fine. L'odeur boisée, chic, étouffante. Elle se mélange à l'âcreté de l'éthanol. Un parfum de luxe terminal.

Elle ajuste ses gants en nitrile bleu. Sous la soie de son peignoir La Perla, ses muscles sont des câbles d'acier. Une ancienne restauratrice d'art sait que l'émotion est une impureté. Sur le plan de travail en inox brossé, les bidons de résine époxy attendent. Qualité aéronautique. Transparence absolue. Elle verse le composant A, lourd comme du miel de synthèse, puis le durcisseur. Ratio 2:1. Elle utilise une spatule en téflon. Mouvement lent. Circulaire. Il ne faut pas incorporer d'air. L'air est le témoin du chaos.

Benoît repose sur la table de préparation. Le banquier d'affaires n'est plus qu'une nature morte. Clara apprécie la symétrie de son torse, figé dans la rigueur mortis. Un actif tangible. Elle commence le coffrage en Plexiglas. Jointures en silicone aéronautique. L'étanchéité doit être totale. Elle saisit le premier béccher et commence le coulage par le bas. La résine lèche les chevilles, monte le long des mollets. L'esthétique est saisissante. Les poils des jambes, figés, ressemblent à des algues dans une eau morte. Elle travaille par couches pour éviter les tensions internes. Une liturgie chirurgicale.

Le niveau atteint les genoux, puis les cuisses. Clara se penche sur le visage de son mari. Elle a scellé ses paupières et cousu sa bouche de l'intérieur avec du fil de soie. Il

a l'air honnête. Enfin.

Soudain, un bruit de succion. Un murmure organique sous la surface lisse. Elle approche sa lampe frontale. Près de l'artère fémorale gauche, une bulle monte. Une sphère d'air chargée d'une volute rouge, fine comme un cheveu d'ange. Une hémorragie post-mortem. Le cœur de Benoît a gardé un ultime secret. Le rouge se diffuse dans la résine pure. Une souillure. Un cri chromatique dans son œuvre silencieuse.

Clara intervient. Elle saisit une tige en acier inoxydable pour repositionner le corps et évacuer la poche de gaz. Elle force. Le marbre de l'îlot semble vibrer. Un craquement sec déchire le silence. Le radius claque. Un bruit de bois vert qui se rompt sous la mélasse. Le bras retombe dans un angle non naturel, l'os déformant la ligne du costume Tom Ford.

Elle ne recule pas. Elle aspire le sang avec une canule, nettoie l'ulcère de polymère à l'éthanol et prépare une coulée de correction. Ses gestes sont des frappes de précision. Elle nivelle, lisse, efface la faute.

À l'extérieur, le ronronnement d'une Tesla meurt devant la maison d'à côté. Isabelle. La voisine traque la moindre faille dans la perfection du quartier. Clara s'immobilise. Sur le triple vitrage, le reflet de la cuisine est une insulte de blancheur. Dans le verre, sa silhouette sanglée de cuir semble flotter. Une prédatrice en négatif.

Elle ajuste l'inclinaison de sa lampe de Wood pour vérifier la polymérisation de surface. Sous cet angle précis de réfraction, le cœur de Clara manque un battement. Près de la main de Benoît, emprisonnée dans l'épaisseur du bloc, une marque apparaît. Une empreinte digitale. Petite. Fine. Trop petite pour être la sienne. Une griffe d'enfant ou d'adolescente dans la matière encore fraîche.

Elle réalise. La fille au pair n'est jamais partie. L'empreinte est le stigmate d'une

présence invisible, un témoin biologique coulé dans le cristal.

19h45. Le chronomètre de l'îlot central est impitoyable.

Clara ne tremble pas. Elle range ses scalpels dans le lave-vaisselle professionnel. Elle retire ses gants. Elle passe une robe en soie noire qui ne laisse aucune ombre. Elle descend à la cave chercher le Krug Clos du Mesnil.

Le carillon de la porte résonne. Une mélodie électronique, neutre.

Elle traverse le hall, passant devant le sarcophage de 600 kilos qui trône dans la cuisine ouverte. Sous les LED, Benoît brille comme un diamant brut, son bras brisé caché par un jeu de reflets savant. L'odeur du fixateur de Kayserling est désormais parfaitement masquée par le Santal 33.

Elle ouvre la porte. Isabelle est là, en cachemire beige, accompagnée des premiers invités.

— Clara, chère amie. Cette odeur est divine. Qu'est-ce que c'est ?

Clara sourit. Un étirement de lèvres millimétré. Elle lève son verre de champagne, le cristal scintillant de la même clarté que la prison de son mari.

— C'est le prix de la permanence, Isabelle. Entrez. Le spectacle est déjà figé.

Chapitre 12

L'Intruse

Le carillon de l'entrée. Une note cristalline. Fréquence pure.

Dans le hall des Pins de l'Aube, le silence se recompose instantanément. Clara ne sursaute pas. Elle ajuste le pli de son pantalon en lin blanc. Une ligne droite. Impeccable. Elle vérifie le moniteur de surveillance, un écran haute définition encastré dans le marbre de Carrare. L'image est chirurgicale. Une femme attend devant le portail en fer forgé noir mat. Cheveux blonds, lissés au fer. Un sac à main matelassé. Des talons trop hauts pour les graviers calibrés de l'allée. Chloé.

Clara connaît chaque millimètre de ce visage. Elle a analysé la structure osseuse, la symétrie des sourcils, la pulpe des lèvres injectées d'acide hyaluronique. Une erreur de casting dans le décor de Benoît. Elle appuie sur la commande tactile. Le portail glisse avec un murmure de moteur électrique. La proie pénètre dans l'arène.

L'air extérieur est lourd, chargé d'humidité. Ici, à l'intérieur, il fait exactement 19,5 degrés. L'odeur du Santal 33 flotte, glaciale. Une effluve de bois mort et de luxe propre. La porte s'ouvre sans un bruit sur ses charnières en inox brossé.

— Vous devez être Chloé.

La voix de Clara est un scalpel. Froide. Précise. La jeune femme hésite sur le seuil, éblouie par la lumière de bloc opératoire qui inonde le hall. Pas d'ombre ici. Tout est exposé.

— Je... Je cherchais Benoît. Il ne répond plus à mes messages.

— Benoît est indisponible, répond Clara avec un sourire musculaire contrôlé. Un séminaire imprévu. Entrez.

Le clic-clac des talons sur le marbre résonne comme un métronome déréglé. Chloé détonne. Sa sueur est perceptible sous son parfum de grande surface. Une note acide. Organique. Déplacée. Clara la guide vers la cuisine professionnelle, un autel de chrome et de vide. Elle saisit la bouilloire à col de cygne. L'eau atteint exactement 82 degrés. Le thé au jasmin s'infuse. Les fleurs séchées ressemblent à des insectes blancs au fond de la porcelaine translucide.

— Je m'inquiète, reprend l'intruse, ses doigts torturant la lanière de son sac. Il m'a dit qu'il vous parlerait du divorce.

Clara ne cille pas. Aucune micro-expression.

— Benoît parle beaucoup. C'est son métier de vendre du vent. Mais il finit toujours par revenir à la structure. Et la structure ne ment jamais, Chloé.

Le silence s'installe, seulement troublé par le ronronnement du réfrigérateur Sub-Zero. Clara se lève. Son mouvement est fluide. Une ombre blanche sur le blanc.

— Venez. Je voudrais vous montrer mon sanctuaire.

Elles descendent l'escalier en spirale d'inox. La température chute à 16 degrés. Idéal pour la conservation des tissus. En bas, l'éclairage est plus cru encore. L'odeur du santal cède la place à l'éthanol. Une note de fond médicale. Rassurante. Le sol n'est plus en marbre, mais en dalles techniques d'acier inoxydable, striées pour éviter les glissades. Des rigoles de drainage parcourent le périmètre. Chloé avance. Chaque pas produit un son creux. *Clong. Clong.*

Elle ne le sait pas encore. Elle marche sur le Grand Œuvre. Sous les dalles, dans les

cavités ventilées, les couches de polymères et de résines époxy attendent. Clara observe les talons aiguilles frapper précisément la zone où, trois jours plus tôt, elle a appliqué la dernière couche de formol sur les tissus profonds de Benoît. Il est là. Sous elle. Étendu. Stabilisé. Un socle de chair transformé en fondation.

— Que sont ces formes dans les vitrines ? demande Chloé, la voix étranglée par un frisson.

— L’art de la suspension. On retire l’humidité. On remplace le sang par du silicone liquide. On fige l’expression de la surprise.

Clara contourne la jeune femme. Ses yeux scannent la nuque de la maîtresse. La ligne de la carotide bat sous la peau fine. 120 battements par minute. Le stress monte. Clara désigne un caisson de verre scellé sous vide au fond de la galerie. Chloé s’en approche, aimantée par l’horreur. Dans la vitrine, reposant sur un coussin de velours chirurgical gris, se trouve une Patek Philippe Nautilus. Cadran bleu soleil. À l’intérieur du boîtier, contre le verre de saphir, une fine pellicule de condensation rougeâtre s’est formée.

— Pourquoi avez-vous sa montre, Clara ? Sa voix est un souffle. Une rupture de pente.

— Parce qu’elle faisait partie de l’encombrement, répond Clara en enfilant ses gants de soie blanche. Et je ne supporte plus aucun encombrement.

Un clic se fait entendre. Le verrou magnétique de la porte blindée vient de s’engager. Chloé se jette vers l’issue, mais Clara lui saisit le poignet. Sa poigne est une pince d’acier. Elle trouve la veine cubitale avec une aisance déconcertante et injecte un curare de synthèse. Le froid polaire envahit Chloé. Elle s’effondre, statue de chair lucide mais immobile.

Clara la traîne vers la table de dissection en inox qui remonte du sol par un plateau hydraulique. Elle aligne les membres avec une grâce de ballerine. Elle saisit le scalpel

numéro 11. La lame s'enfonce sous le lobe de l'oreille. Le premier coup de lame. Un glissement sec. Le cuir de la peau qui cède. Pas de résistance. Juste le bruit d'une fermeture Éclair que l'on ouvre dans le silence.

Soudain, le carillon retentit à nouveau. Trois fois. Impérieux.

Clara s'immobilise. Elle vérifie le moniteur déporté de la cave. Isabelle, la voisine. Elle porte un ensemble en cachemire beige et tient son caniche nain en laisse. Clara soupire. Elle remonte, ajuste sa tenue, et ouvre la porte.

— Clara ! Cette voiture rouge devant chez vous... Elle déborde sur la bordure de fleurs. C'est très inesthétique.

— Le désordre sera traité, Isabelle. Une archiviste termine son inventaire.

Le chien griffe le seuil, les oreilles dressées, fixant le couloir. Il aboie. Un signal de détresse animal. Isabelle fronce le nez.

— C'est quoi cette odeur ? On dirait du solvant. Et Benoît ? On ne le voit plus au tennis.

— Benoît est dans un projet à long terme. Il est très... absorbé.

Isabelle tente de regarder par-dessus l'épaule de Clara. Sa curiosité de fouine est une impureté de trop. Clara sourit, une politesse chirurgicale. Elle sait que les trois voitures des maîtresses s'accumulent. Elle mentionne calmement qu'un service de transport va les emmener dans son garage souterrain pour compression hydraulique. Mais Isabelle insiste. Elle fait un pas de trop.

Clara la saisit par la gorge. Ce n'est pas de l'art, cette fois. C'est du ménage. Elle brise la nuque de la voisine d'un coup sec, un craquement domestique, sans aucune recherche esthétique. Elle ramasse le caniche qui gémit, lui brise les cervicales avec le même mépris, et traîne les deux corps vers l'ascenseur de service. Isabelle ne mérite

pas le formol. Elle finira broyée, réduite à un volume minimal dans le compacteur à déchets du garage.

Elle redescend à la cave. Chloé l'attend, les yeux injectés de sang à force de ne pas ciller. Clara reprend son travail. Elle retire les yeux de la maîtresse. Ils sont trop expressifs, ils nuisent à la contemplation de l'ensemble. Elle les remplace par des billes de verre d'un bleu minéral.

Le carillon sonne une dernière fois. Léa. La troisième. La dernière variable.

Clara accueille la jeune femme avec la même douceur sépulcrale. Le même thé. La même descente. Mais Léa ne voit pas les vitrines. Elle est attirée par la table de dissection où Chloé, désormais éviscérée et polie à l'éthanol, repose comme une "Jeune fille à la montre".

— C'est sa montre, murmure Léa devant le cube de plexiglas. Je lui ai offerte.

Elle voit le fragment de peau de Benoît sous le cadran. Elle comprend. Elle se tourne vers Clara, mais le sédatif a déjà saturé ses muscles. Elle s'affaisse sur le marbre.

Clara la soulève. Elle la dispose sur le second socle. La Muse. La pièce finale. Elle rallume son système audio. Une suite de Bach. Le clavecin est précis. Mathématique.

— Ne craignez rien, Léa. Vous allez devenir le silence que vous cherchiez tant.

Elle saisit la scie oscillante. Le bruit est une note de basse, sourde, qui vibre dans le sol. Elle ne transpire pas. Elle ne tremble pas. Elle crée le vide. Le monde extérieur n'est plus qu'une rumeur lointaine derrière les murs isolés des Pins de l'Aube. Ici, tout est sous vide. Tout est éternel.

La lame descend. La symétrie est respectée. Le Grand Œuvre est achevé.

Chapitre 13

La Pièce de Résistance

L'air est saturé de Santal 33. Sous cette nappe boisée, une note plus aigre : l'éthanol. Aux Pins de l'Aube, le silence est un dogme. À l'extérieur, une Tesla glisse sur le bitume parfait. Un murmure de soie sur du velours. À l'intérieur, la lumière LED 4000K tombe verticalement. Elle écrase les reliefs. Elle transforme la cuisine en bloc opératoire.

Sur l'îlot central en marbre de Carrare, le sujet repose.

Elle s'appelait Chloé. Vingt-quatre ans. Une peau encore gorgée de collagène. Des cheveux d'un blond californien, un peu trop vulgaire pour l'enclave. Elle est la dissonance dans la partition de Benoît. Une fausse note. Clara claque le latex contre ses poignets. Un coup de feu sec dans le silence. Sur l'îlot, Chloé est une promesse de pierre. Ses paupières, lourdes de Valium, ne vibreront plus. La paix est une question de dosage.

Pas de sang. Pas de sueur. La propreté est une forme de morale.

Clara attrape un flacon de verre ambré. Solution de Kaiserling. Elle en verse une dose précise dans un godet en inox brossé. L'odeur pique les narines, derrière son masque chirurgical en soie. C'est l'odeur de l'éternité. Elle prend un scalpel n°10. Le manche en acier est froid. Équilibré.

— Tu es beaucoup plus belle ainsi, Chloé. Immobile. Utile.

La voix de Clara est un souffle. Une caresse clinique. Le biseau incise l'épiderme

avec une résistance minimale. Un bruit de papier déchiré. Très fin. Clara ne tremble pas. Sa main est celle d'une restauratrice de madones du XVe siècle. Elle ne détruit pas. Elle stabilise. Elle décolle le derme avec une lenteur hypnotique. Sous la peau, le fascia est d'un blanc nacré. Fascinant. Elle retire la graisse à l'aide d'une curette. Le gras est le siège de la décomposition. Le gras est l'ennemi.

Le sujet respire encore. Très peu. Le diaphragme soulève à peine le chemisier en lin beige. Un vêtement hors de prix que Benoît a payé avec le compte joint. Clara marque une pause. Elle lisse une mèche blonde.

— Benoît aime les choses éphémères. Je vais lui offrir la permanence.

Elle passe à l'injection. Une canule fine s'insère dans la carotide. Le liquide fixateur remplace la stase veineuse. Le visage de Chloé change de teinte. Il passe du rosé au gris perle. Puis au blanc marbre. La peau se tend. Les ridules d'expression — ces petits mensonges du visage — s'effacent. C'est le Grand Œuvre. L'Infidélité Figée.

Le ronronnement du réfrigérateur Sub-Zero est une basse continue. Un rythme cardiaque industriel. Clara s'arrête soudain. Sa tête bascule. Dans le plafond tendu, au-dessus de l'îlot, se trouve une grille d'aération en aluminium brossé.

Un grattement. Métallique. Sourd. Quelque chose glisse dans le conduit, heurtant les parois avec une régularité de métronome. *Clang. Clang.* Le son s'amplifie dans l'inox. Clara ne bouge plus. Ses yeux ont la fixité du verre de Murano. Elle attend la chute de l'imperfection.

L'objet percute la grille d'aération. Elle cède. L'objet tombe lourdement sur le marbre de Carrare, à quelques centimètres du bras inerte de Chloé. Un iPhone. Écran fissuré, mais allumé. Le compteur des chiffres rouges défile. 01:42:12. L'enregistrement est en cours. Clara reconnaît la coque, l'autocollant discret au dos : une patte de chien stylisée. Le téléphone d'Isabelle.

Le silence devient assourdissant. Clara lève les yeux vers le conduit béant. Là-haut, dans l'obscurité de la gaine technique, elle imagine l'œil de la voisine.

— Isabelle, murmure-t-elle à l'adresse du conduit, vous venez de ruiner mon vernis.

Elle ne panique pas. Elle réorganise. Elle s'empare du téléphone. Ses doigts en latex glissent sur l'écran tactile. Elle n'éteint pas l'enregistrement. Elle se dirige vers l'entrée et ouvre la porte au moment même où la silhouette d'Isabelle apparaît sous le porche, le visage décomposé.

— Isabelle. Vous tombez à pic. Le cocktail est presque prêt.

Clara s'efface. L'obscurité de l'entrée avale la voisine. Le verrou électronique s'engage dans un déclic définitif. Le voyant rouge est une goutte de vernis frais sur le panneau.

— Vous avez l'air pâle, Isabelle. Le Botox migre ?

Elle la guide vers la cuisine. Isabelle avance comme un automate. Ses yeux s'écarquillent devant l'îlot. Chloé ne ressemble plus à une femme, mais à un ingrédient. Isabelle hoquette. Un bruit d'os qui casse.

— C'est une expérience sensorielle complète, reprend Clara. Touchez la température. Ressentez la perte de calories. La chaleur est vulgaire. Le froid est distingué.

Clara saisit le poignet d'Isabelle. Sa poigne est une mâchoire d'acier. Elle force la main de la voisine à se poser sur celle de la morte. Le froid de la chair inerte remonte le long du bras d'Isabelle.

Soudain, la porte d'entrée cède. Benoît entre. Il halète. Il tient un Glock 17 noir. Mat. Le canon pointe vers le plexus de Clara.

— Merci pour la confession, Clara, dit-il en montrant son propre téléphone. L'enregistrement d'Isabelle passait en direct sur mon cloud. Tu as fait tout le travail. Je vais faire de toi une légende urbaine. La folle des Pins de l'Aube.

Benoît recule. Ses richelieus dérapent sur le Carrare. Un crissement indigne. Il presse la détente.

Clic.

Un bruit de plastique creux. Benoît contemple l'objet dans sa main. C'est un poids mort. Une carcasse de polymère injecté qui insulte l'acier véritable.

— Le bluff, Benoît. Ta seule compétence. J'ai remplacé l'original ce matin. Il trempe dans le formol, sous le corps de Chloé. Il se débarrasse de tes empreintes.

Clara avance. Elle est une colonne de soie blanche. Elle saisit le poignet de son mari. Une pression précise sur le nerf cubital. Le Glock factice tombe au sol. Un bruit de jouet.

— Tu as toujours aimé les trophées, Benoît. Les voitures. Les montres. Voici ton chef-d'œuvre. Tu vas vivre avec elle. Dans ce mausolée.

Elle ramasse l'iPhone d'Isabelle qui traînait sur le marbre. Elle regarde l'objectif de la caméra frontale. Elle sourit aux spectateurs invisibles.

— Tout va bien, dit-elle d'une voix de soie. Nous admirons simplement une nature morte.

Un second téléphone glisse du conduit d'aération. Il tombe sur l'îlot. Écran intact. Le nombre de spectateurs s'affiche en bas à gauche : 4 208. La sécurité des Pins de

l'Aube appelle en boucle. Clara l'ignore. Elle regarde son mari.

— Isabelle, reprenez le téléphone. Cadrez bien. Le Grand Œuvre demande un dernier acte.

Elle saisit un couteau à désosser. La lame est fine. Flexible. Elle se tourne vers Benoît.

— À ton tour, chéri. Montre-moi ce que tu as vraiment dans le ventre.

01:59:59. Le temps s'arrête. L'art commence.

Chapitre 14

L'Apothéose du Marbre

La sonnerie déchire le silence. Trois notes pures. Le carillon Bose, programmé sur une fréquence apaisante.

Clara ne sursaute pas. Elle ajuste la ceinture de son peignoir en soie ivoire. Une seconde peau, fraîche et impitoyable. Elle vérifie l'heure sur sa montre Cartier. 21h04. La ponctualité de la loi.

Le salon est un vide discipliné. Le tapis de laine vierge ne porte aucune trace de pas. L'air est saturé de Santal 33. Sous le parfum boisé, l'éthanol de grade médical demeure tapi. Une note de fond métallique. Chirurgicale.

Elle descend l'escalier en marbre de Carrare. Ses pieds nus ne font aucun bruit. Chaque marche est une plaque de givre poli. Derrière la porte vitrée, deux silhouettes sombres tachent le verre dépoli. Les gyrophares, au loin, marquent le crépi blanc de la villa d'un bleu épileptique. Les Pins de l'Aube détestent ce désordre visuel.

Clara ouvre.

Le froid de la nuit s'engouffre. L'officier de tête, le brigadier-chef Morel, porte un uniforme au tissu trop rêche pour ce décor. À ses côtés, l'adjointe Lambert scanne l'entrée. Une habitude de prédateur.

— Un signalement, Madame Valmont, dit Morel. Une voisine s'inquiète. Des odeurs. Des bruits de chantier nocturnes.

Morel cherche la faille dans le parfum. Clara voit ses narines se dilater. Un animal dans un laboratoire.

— Mme Isabelle Lambert, j'imagine, murmure Clara. La vigilance est sa seule occupation. Entrez, je vous en prie. La climatisation régule encore les émanations de la peinture fraîche.

Les bottes de cuir frappent le marbre. Un sacrilège sonore. L'éclairage LED, réglé sur une blancheur opaline, écrase les reliefs. Pas d'ombres portées. La vérité sous lumière de morgue.

— Votre mari est là ? demande l'adjointe.

— Benoît est en déplacement à Genève, répond Clara.

L'acquisition est totale.

— Nous aimerions faire le tour, Madame Valmont. Le sous-sol, tranche Morel.

Clara ne cille pas. Son rythme cardiaque reste à 60 battements par minute.

— Suivez-moi. Le yoga exige de la vacuité.

Elle les guide vers la paroi de chêne blanchi. Une pression du pouce sur le capteur biométrique. Le clic est sec. Anatomique. En bas, 120 mètres carrés de perfection clinique. Le sol est un époxy gris perle. Au centre, trois socles de marbre massif. Des monolithes supportant des formes drapées dans du lin blanc. L'odeur change. Plus sèche. L'ozone des purificateurs d'air.

— L'art est une soustraction, explique Clara. On épiluche le superflu. On déshabille jusqu'à l'os.

Elle pense à la structure de Benoît. Ses côtes, nettoyées à la brosse de nylon. Ses vertèbres, réalignées avec du fil d'acier chirurgical. Un puzzle de calcium et de rancœur.

Morel fait le tour de la pièce. Il s'arrête devant un mur de miroirs. Son propre reflet semble l'incommoder. L'image d'un homme fatigué dans un monde qui ne tolère pas la fatigue.

— Mme Lambert parlait de produits chimiques, lance-t-il.

— Du formol pour les pigments. Du solvant pour les outils de précision. La mort des objets demande beaucoup de soin, Brigadier.

Elle sourit. Un étirement des lèvres qui ne sollicite pas les yeux. L'adjointe Lambert s'approche du bloc central. Elle tend la main vers le drapé.

— Ne touchez pas, le fixateur n'est pas encore sec.

L'adjointe retire sa main. Un réflexe. La peur de tacher la perfection.

Morel soupire. Sa paranoïa se heurte à la géométrie des lieux. Tout est trop propre. Le crime se cache d'ordinaire dans la sueur. Ici, il n'y a que de la lumière et du minéral.

— Très bien. Désolé pour le dérangement, Madame Valmont.

Clara les raccompagne. Chaque pas est une victoire. Près de la porte, l'adjointe s'arrête. Ses yeux accrochent le plateau d'argent dans l'entrée. Des scalpels y sont alignés par ordre décroissant. Brillants. Magnétiques.

— Vos pinceaux ? demande-t-elle.

— Mes instruments de précision, rectifie Clara.

Morel ouvre la porte. L'air de la nuit sent le pin et l'humidité.

— Un instant, lance Lambert. J'ai oublié mon carnet. Sur le socle de droite.

Elle redescend avant que Clara ne puisse protester. Ses pas rapides claquent sur le marbre. Clara la suit, le scalpel n°10 déjà glissé dans la poche de son peignoir. L'acier est à vingt degrés. Parfait pour une incision nette.

Lorsqu'elle arrive dans la salle, l'adjointe est debout devant la statue. Elle ne regarde pas son carnet. Sa main droite est posée à plat sur le flanc du socle en marbre de Carrare. Ses doigts sont écartés.

— Quelque chose ne va pas ? demande Clara. Sa voix est plus basse. Plus dense.

L'adjointe fixe la pierre. Sous sa paume, une anomalie apparaît. Une trace. Ce n'est pas une tache, c'est une buée. Une fine pellicule d'humidité qui se forme autour de ses doigts. Le marbre transpire. La différence de température entre la chair vivante de l'officier et la chair traitée à l'intérieur du bloc crée un point de rosée.

— La pierre est glacée, murmure Lambert. On dirait qu'elle respire.

Elle approche son visage de la surface. Elle perçoit, sous l'ozone, une effluve douceuse. La viande froide oubliée sous un film plastique.

— La cryo-restauration, énonce Clara. Sa voix est un scalpel de glace. Le choc thermique entre votre main et le cœur de la structure provoque une exsudation de surface. La physique est rarement intuitive, Lieutenant.

Lambert retire sa main. Ses doigts sont poisseux. Elle frotte son pouce contre son index. La texture est huileuse. Comme du plasma filtré. Dans le reflet des miroirs, Morel apparaît en haut de l'escalier.

— Lambert ? On y va. Isabelle a encore abusé du Chardonnay.

L'adjointe regarde la goutte qui perle sur le marbre. Elle regarde Clara. La buée dessine maintenant les contours d'une épaule pressée contre la paroi interne. Le fantôme thermique de Benoît.

— Bonne nuit, Madame Valmont, finit par lâcher Lambert. Son instinct hurle, mais la logique du décor l'écrase.

Clara referme la porte blindée. Le mécanisme émet un sifflement pneumatique. Le silence revient. Elle retourne au sous-sol, saisit une seringue de polymère et scelle la micro-fissure invisible au sommet du bloc. Le marbre ne respire plus. La pression tombe.

Elle remonte au salon et s'approche de la baie vitrée. De l'autre côté du triple vitrage, un visage est collé contre le verre. Isabelle. Ses yeux sont écarquillés, ses mains font écran pour percer l'obscurité intérieure. Elle ressemble à un insecte s'écrasant contre une lanterne.

Clara ne recule pas. Elle avance jusqu'à toucher la vitre. Elle pose sa paume sur le verre, exactement face au visage de la voisine. Isabelle sursaute, voit le vide impeccable de la pièce et la silhouette blanche de Clara qui ne cligne pas des yeux.

Le téléphone de Clara vibre dans sa poche. Un message d'Isabelle, dont elle voit les doigts s'agiter sur son propre écran dehors : *« Tout va bien ? J'ai vu la police. »*

Clara ne répond pas. Elle observe la pulsation de la carotide d'Isabelle à travers la

vitre. Une dynamique nerveuse, une structure osseuse plus fine que celle de Benoît. Elle imagine déjà le travail du bronze sur ce cou gracile. Le bronze est opaque. Le bronze ne transpire jamais.

Isabelle finit par s'enfuir vers ses thuyas.

Clara éteint la dernière LED du hall. Elle redescend vers ses monolithes. Dans l'obscurité, elle passe un chiffon en microfibre sur le socle de Benoît pour effacer la trace d'humidité.

Tout est à nouveau sec. Tout est à nouveau mort. Elle s'assoit au centre de la pièce, entourée par le silence minéral. Le monde peut bien crier, il ne franchira jamais l'épaisseur du marbre poli.

Chapitre 15

Le Vernissage Final

Le gravier blanc sous mes escarpins. Un crissement sec. Méthodique. Ma robe de soie, autrefois d'un blanc chirurgical, pèse désormais le poids d'un corps. Le tissu est une croûte. La soie a bu Benoît, sa graisse liquéfiée, ses conservateurs défailants. Je sens l'humidité froide contre ma cuisse. C'est une morsure. Un baiser d'outre-tombe. Le vide s'est transformé en pression. La physique trahit mon art.

Je marche vers la Tesla. Le silence des Pins de l'Aube est un linceul de luxe.

Isabelle ne bouge pas sur le trottoir d'en face. Le rétroéclairage de son téléphone illumine son visage d'un bleu spectral. Elle compose le 17. Le code pénal s'invite dans ma galerie de marbre. Je n'accélère pas. Le contrôle est ma seule signature.

La portière s'ouvre. Un glissement mécanique. L'habitacle dégage une odeur de cuir neuf et d'éthanol. Je m'assois. La tache noire s'étale sur le siège blanc. Une nouvelle œuvre commence. Une empreinte haptique du désastre.

Je passe en mode "Drive". La voiture s'élanche sans un bruit.

Analyse des variables de l'échec. Le joint d'étanchéité inférieur a cédé à 2,1 bars. Erreur de calcul sur la fermentation des graisses abdominales. Benoît aimait trop le Wagyu. Trop de lipides, pas assez de chlorure de zinc. La saponification a été incomplète. J'ai sous-estimé la poussée des gaz. Une erreur de débutante. Une faille dans mon protocole de stabilisation.

L'odeur sature l'habitacle. Le Santal 33 capitule. Reste le goût métallique sur ma

langue. Une brûlure légère sur la rétine. C'est l'arôme de la réalité qui sature le spectre chirurgical de la cabine.

Je croise une patrouille à l'Allée des Cygnes. Les gyrophares ne sont qu'un bruit parasite. Une fréquence visuelle discordante. Ils cherchent une femme en pleurs. Ils ne cherchent pas une technicienne qui analyse ses ratios de glutaraldéhyde.

Je sors du domaine. La barrière s'élève. Accès autorisé. Valmont, Clara.

La route nationale est une ligne noire. Je pousse l'accélérateur. La puissance est linéaire. Chirurgicale. Dans mon dos, la villa disparaît. Elle n'est plus qu'un point lumineux. Un musée pour un homme qui s'affaisse dans sa propre flaque.

Je regarde mes doigts. Une trace de résine époxy sous l'ongle. Je la gratte. La pellicule transparente tombe sur mes genoux.

Le téléphone vibre. Un SMS d'Isabelle. « Clara, une merveille ! Tout le monde ne parle que de la fissure. C'était tellement audacieux. »

Je n'efface pas le message. Isabelle est une ressource à stabiliser. Sa fascination est un levier. Elle ne comprend pas encore qu'elle vient de signer son entrée dans ma prochaine collection. Elle n'est plus une voisine. Elle est une matière première en attente de traitement.

Je quitte l'autoroute. Les lueurs orangées des zones industrielles remplacent le blanc d'autopsie des quartiers riches. Le sodium rend tout gris. Tout malade.

Je m'arrête devant l'usine de conditionnement. Le portail en acier austénitique coulisse. Un grincement de métal froid.

Je gare la Tesla au centre du hangar. L'obscurité est dense. Je n'allume pas les

plafonniers. J'utilise ma lampe frontale. Un faisceau étroit. Une colonne de lumière qui découpe le vide.

Je retire ma robe. Elle craque comme du parchemin. Je reste nue un instant dans le froid du hangar. Ma peau réagit. Les pores se resserrent. Le corps se prépare.

J'enfile ma combinaison de vinyle. Je chausse mes gants en nitrile. Bleu électrique.

Je me dirige vers la chambre froide. La température est stabilisée à -4 degrés. J'ouvre la porte. Un nuage de givre danse dans le spectre de ma lampe.

À l'intérieur, mes outils. Les scalpels Swann-Morton n°11. Le formol tamponné. L'éthanol à 96 degrés. Tout est là. Une pharmacie de l'éternité.

Je ne suis pas en fuite. Je change de support. La perfection des Pins de l'Aube était une contrainte atmosphérique. L'art a besoin de parois froides et de miroirs brossés pour s'exprimer sans le bruit du monde.

Je prépare le bain de fixation pour l'échantillon suivant. Je verse l'éthanol dans le bac inox. Le liquide est limpide. Mortel. L'odeur monte. Piquante. Une odeur propre.

Je regarde ma montre. 03h14. L'heure où le métabolisme est au plus bas. L'heure où la mort est la plus proche de la surface.

Je prends une pince hémostatique. Je la fais cliqueter.

Cric. Cric. Cric.

C'est le son de mon nouveau monde. Un monde sans Tesla. Sans arrosage automatique. Sans Santal 33. Un monde de polymères et de vérité organique.

Le vernissage final n'était pas un adieu. C'était une annonce. La Nature Morte n'est pas un état. C'est un processus. Et je suis enfin au cœur du réacteur.

Je lève le bras. Le faisceau de ma lampe éclaire le plateau de dissection.

Demain, les experts analyseront la fissure dans la villa. Ils chercheront des réponses dans le marbre de Carrare. Ils ne trouveront que du vide. Le vrai trésor est ici. Dans le froid. Dans l'acier austénitique.

Je baisse ma visière de protection. Le monde devient bleuté.

Le scalpel descend vers le premier tube à essai.

La coupe est franche.

Le silence est mon chef-d'œuvre.

FIN

Merci d'avoir lu "LA NATURE MORTE"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)